

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**Flesselles, Philippe de. Introduction  
pour parvenir à la vraie connaissance  
de la chirurgie dogmatique**

*Paris, P. Trichar, 1635.*

*Cote : 30939*



**(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)**

Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?30939x01>

INTRODVCTION  
POVR PARVENIR  
A LA VRAIE CON-  
noissance de la Chirurgie  
dogmatique.

Par M. Philippe de Flesselles, docteur Re-  
gent en Medecine  Paris.

AVEC VNE APOLOGIE  
pour les Chirurgiens.

Et plusieurs Paradoxes en forme de Propositions  
très-utiles pour la pratique de la Chirurgie.

Aussi un traité pour la Conduite de la Chirurgie.

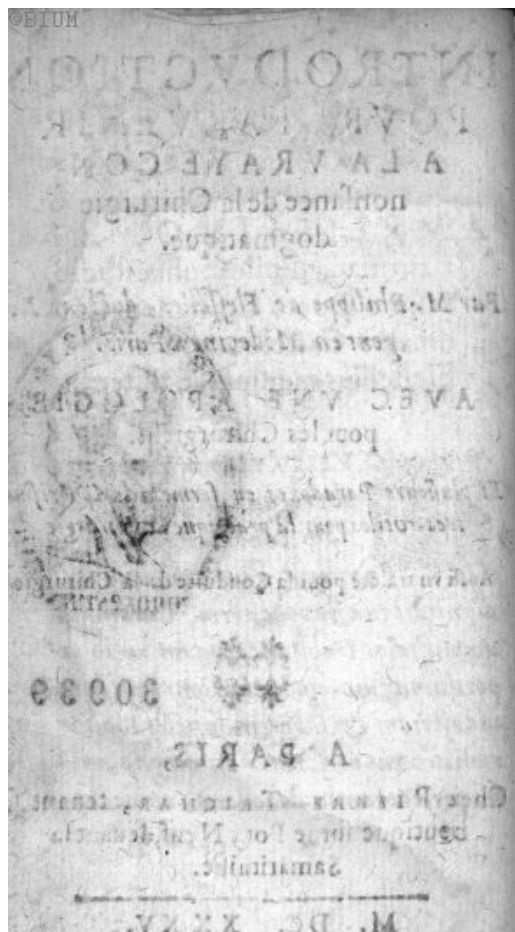


30939

A PARIS,

Chez PIERRE TRICHAR, tenant sa  
boutique sur le Pont Neuf, devant la  
Samaritaine.

M. DC. XXXV.





3  
A M P L I S S I M O , E T  
Christianæ Philosophiæ studio-  
sissimo Odeto Colligneo, Car-  
dinali à Castellione, Philippus  
Flessellius medicus, Salutem.



VEITAVI plurimum, nec  
abs re, an libellum in gra-  
tiam candidatorum Chi-  
rurgie à me conscriptum,  
dignitati tue nuncuparem, Cardinalis  
amplissime. Dubitandi autem ratio ea  
potissima fuit, quod cum omnem tuam  
industriam & laborem sanctis Biblio-  
rum arcanis perscrutandis magna ani-  
mi perseverantia deuoveris, coniecta-

A ij



bam non facile tibi esse animum tuum  
 ad rem tam exiguam demittere, cui om-  
 nes horæ ad res magis serias vix suffi-  
 ciunt. Verum, nota mihi longo usu tua  
 humanitate persuasus, illum Celsitudi-  
 ni tue statui offerendum, qui viam  
 quandam ad arcanorum naturæ notio-  
 nem (veluti compendio) instruit, quo  
 nomine Christianam mentem volupta-  
 te afficere potest. Si enim natura vis est  
 diuina rebus creatis indita, atque ideo  
 veluti liber digito Dei conscriptus, ad  
 inuisibilia Dei (vt Pauli sermone  
 vtar) perscrutanda aditum facere cen-  
 seri debet, omnis quæ de natura susci-  
 pitur contemplatio. Deduc igitur ad  
 hanc nostram tenuitatem animum tuum,  
 & boni consule quod offerimus, maxi-  
 ma animi nostri propensione ad obse-  
 quia tua vniuersa. Vale.



# INTRODVCTION A LA CHIRURGIE DOGMATIQUE.



L'ART de Medecine, en general comprend cinq parties: lesquelles par faute de plus conuenables noms sont nommees Physiologie, Aitiologie, Simiotice, Hygieine, & Therapeutique, qui sont noms deriuez du Grec. La derniere d'icelle est subdivisee en

A iij

trois, c'est à sçavoir Dietetique, Pharmaceutique, & Chirurgie, qui signifient curation par alimens, par medicamens, & par operation manuelle. Icelle chirurgie en antiquité & certitude surmonte les autres parties de la Medecine. De laquelle si nous voulõs sçavoir la definition proprement ou estroitement prinse, il est facile à respõdre, que c'est vne partie de Medecine curant les maladies par operation manuele, comme par sections, vstions, & semblables. Et par ce que les auteurs de la Chirurgie font mention d'une autre acceptation d'icelle, qu'ils appellent largement prinse, il la faut definir ainsi qu'il s'ensuit.

Chirurgie, est vne science qui instruit l'entendement humain à

curer les maladies, principalement par œuvres manueles, sans obmettre diète & pharmacie, entant qu'elles cooperent à l'operation manuele. Ce qui est entendu seulement aux maladies chirurgicales, & qui sont de la contemplation de chirurgie. Sur icelle definition aucuns se travaillent grandement pour sçavoir si Chirurgie doit estre honoree du nom de science, ou d'art seulement. Ausquels y a responce tresfacile.

Premierement, qu'en Chirurgie ainsi qu'en Medecine il y a deux choses: c'est à sçavoir, les theoremes, & la partie pratique ou operative. Les theoremes sont les principes & les conclusions qui sont deduittes d'iceux par demonstrations. Quant aux theoremes,

A iij

ils sont certains comme les autres theoremes de medecine, comme, Qu'une chose est ostee par son contraire: comme, ce qui est selon nature demande la conseruation: & qui est contre nature, son ablation. Parquoy la connoissance des conclusions deduittes d'iceux principes, doit estre appelee Science, comme chose acquise par demonstration, de laquelle demonstration la propriete est, faire scauoir, c'est à dire, faire cognoistre vne chose par sa cause & raison. Et quant à la notice des principes ( qui est dite intelligence, ou intellect ) icelle doit estre estimee plus craitue que la cognoissance des conclusions prouuees & notifiees par iceux. Car comme l'œil cognoit les couleurs moyennant la lumiere seulement,

à la Chirurgie Dogmatique. 9  
& la lumiere sans autre moyen,  
ainsi l'entendement humain co-  
gnoit les conclusions de toutes  
sciences, moyennant les principes  
d'icelles: & lesdits principes sans  
probation & sans autre moyen de  
probation intellectuelle, ce qui est  
dict signamment: car il y a aucuns  
principes qui de prime face ne  
sont cogneuz & approuvez vrayz  
par l'entendement humain: mais  
est necessaire quelque ptobation,  
ou experience sensuelle pour l'in-  
doire à la recreance d'iceux, ce qui  
n'est necessaire à tous principes:  
car ceux qui sont des Logiciens  
appelez dignitez, sont sans aucun  
aide approuvez de l'entendement  
humain sain & de bon iugement:  
comme, que le tout est plus grand  
que sa partie: desquels si aucun at-



tentoit faire probation, il seroit semblable à celuy qui voudroit d'une torche donner lumiere au Soleil à midy.

Mais la partie practiquee ou operative, qui est application desdicts theoremes & regles vniuerselles, au cas particulier, dechet du degré de science, & doit estre simplement appellee art (prenant le nom d'art proprement, & aussi qu'il est l'une des cinq vertus intellectuelles, & different de science) par ce qu'elle est coniecturative, non d'une coniecture prise legèrement, mais artificieuse & prochaine de science. Et combien qu'icelle partie pratique soit deduite & extraicte desdicts theoremes certains, si est-ce qu'elle dechet du degré de certitude scientifique, à

*à la Chirurgie Dogmatique. II*  
cause de la quantité des remedes,  
& du temps qui (comme dit Ga-  
lien au premier liure à Glaucon)  
sont respectifs peculiers à chacun  
malade, & par consequent ne peu-  
uent estre determinez exactemēt,  
mais seulement par doctrine ge-  
nerale & commune. Car le reme-  
de qui en certaine quātité est pro-  
pre à vn malade, en pareille quan-  
tité est incommode, & nuisible à  
l'autre, encores qu'il soit malade  
de pareille maladie. Et ce qui est  
conuenable en vn temps, est nuisi-  
ble en l'autre, comme il appert  
clairement en la curation des apo-  
stemes, ausquels si ce qui appar-  
tient en l'estat est appliqué au com-  
mencement, ou accroissement, il  
fera grandement dommageable.  
Et si quelqu'un pour defendre per-



tinacement que Chirurgie ne doit estre appelée science, allegue qu'elle est par Aristote nombree entre les arts mechaniques ou ser- uiles, luy faut respondre, que ce est entendu de la partie operative, ou pratique, & non des theoremes d'icelle, qui sont parties de philosophie naturelle. Outre, s'il est trouué en quelque autheur que la partie theorique de Chirurgie soit appelée art, à ce faut respon- dre que Geometrie, qui est des plus vrayes & certaines sciences, est aussi aucunes fois appelée art, quand il est dict qu'il y a sept arts liberaux, du nombre desquels elle est, selon laquelle maniere de par- ler, art est prins pour science, pour la société qui est entendre les ha- bits des vertus intellectuelles de

à la Chirurgie Dogmatique. 13  
l'ame, qui sont cinq, science, intel-  
lect, sapience, art, & prudence,  
desquels parler plus amplement  
n'appartient à ceste presente con-  
templation. Et combien que l'art  
de Chirurgie en vsant de ses pre-  
ceptes, quelquefois ne paruienne  
à la fin pretendue, qui est santé  
conseruee ou restituee, non pour  
ce doit elle receuoir aucun blasme,  
car ce prouient de l'ignorance  
d'aucune circonstance particu-  
liere, laquelle l'art n'est tenuë, & ne  
peut cognoistre : Comme, si vn  
architecte auoit posé les fonde-  
mens de quelque bastiment en ter-  
re de suffisante espaisseur, profon-  
deur, & de bonne matiere, & que  
ledit bastiment tost apres tombast  
par terre à cause de quelque cavitè  
ou veine de terre non solide, qui

14 *Introduction*  
estoit plus bas que lesdits fonde-  
mens, inconnuë audit architecte,  
lors il ne doit estre blasmé, ny son  
art: car cela est prouenu de la cir-  
constance particuliere, laquelle il  
ne pouuoit cognoistre ne deuoit  
enquerir: parquoy il est dit raison-  
nablement des anciens, qu'il suffit  
faire ce que l'art commande. Et  
si ce que l'art commande est diri-  
gé par vne notice experimentale,  
lors la fin pretenduë prouiendra  
plus facilement, & sera conneuë la  
verité des preceptes, sur lesquels  
est fondee l'operation du chirur-  
gien, & est icelle acquise par exer-  
citation és cas particuliers, & par  
memoire. Parquoy non sans rai-  
son disoit Galien en sa Methode,  
que comme à vn homme, qui veut  
marcher, deux iambes sont neces-

faïres: aussi à vn Medecin sont necessaires deux parties, c'est à sçauoir, Methode des choses vniuerselles, & exercitation és choses particulieres, auxquelles ne faut obmettre à adiouter prudence, qui naturelemēt doit estre au Medecin & au Chirurgien.

Methode selon Galien, est vne voye vniuerselle, qui est commune à plusieurs choses particulieres. Mais deuant qu'entrer plus amplement en l'explication de la nature & excellence de la Methode, & de ses indications, il faut sçauoir qu'en l'art de medecine, & par consequent en Chirurgie, qui est d'icelle subalterne, y auoit anciennement trois sectes, desquelles est faite mention par Galien en sa Methode.

Se<sup>cte</sup>, est vne collection d'hommes qui sont d'une mesme opinion, & differens des autres. Se<sup>cte</sup> medicinale est triple, Methodique, Empirique, & Dogmatique ou Rationale. La se<sup>cte</sup> Methodique est ainsi appelée, parce qu'elle vsoit de peu de preceptes & regles, lesquelles elle iugeoit suffisantes. Parquoy disoit que la vie de l'homme estoit longue, & l'art de medecine briefue, & blasmoit l'admirable Hippocrate, qui auoit escrit l'opposite au premier de ses Aphorismes. Ice<sup>lle</sup> se<sup>cte</sup> disoit qu'il n'y a que trois especes de maladies au corps humain. La premiere, par adstric<sup>ti</sup>o<sup>n</sup> d'atomes ou substances impartibles, desquelles le corps humain (selon leur opinion) est composé. La seconde par relaxation

xations d'iceux. Et la tierce composée des deux, en sorte qu'aucuns atomes sont relaxez, & les autres serrez ou compacts, plus que la nature du corps, ou de la partie ne requiert. Et pour avoir plus ample intelligence de ce propos, faut sçavoir qu'icelle secte Methodique a prins son origine de la philosophie de Democritus & Leucippus, qui estoient persuadez par quelques raisons apparentes, que les elemens & principes de toutes choses naturelles estoient petites substances impartibles qu'ils appelloient atomes, qui n'avoient aucunes qualitez premieres, secondes, n'autres: mais selon diverses situations & positions d'icelles, toutes qualitez estoient causees: parquoy quand vne chose chaude

B



deuenoit froide, ce prouenoit parce que les atomes d'icelle estoient varieez & transpoez. Sur lequel fondement constituans leur art les Methodiques, disoient iceux atomes estre les principes & elemens du corps humain, & que la santé de l'homme est en son estre & perfection, quand lesdits atomes estoient en certaine & mesuree distance & positions.

Laquelle si elle estoit variée par approximation ou distance desmesuree, lors prouenoient deux especes de maladie, & la tierce des deux mixtionnée, en laquelle y auoit relaxation d'aucuns atomes, & constriction des autres. Selon ceste theorique, ils fondoient leur methode vniuerselle sur trois principes, lesquels ils appelloient com-

à la Chirurgie Dogmatique. 19  
munitez, qui estoient deduits du  
principe general de tout l'art de  
Medecine, qui est que chacune  
chose est curee par son contraire:  
desquelles la premiere est, que ma-  
ladie prouenant par astringtion d'a-  
tomes, requiert relaxation. La se-  
conde est, que maladie causee de  
relaxation d'atomes requiert ad-  
stringtion. Et le tiers est composé  
des deux. Puis faisoient plusieurs  
autres communitez particulieres,  
desquelles parle souuent Galien en  
sa Methode, comme que vlcere  
simple requiert vnion. Vlcere ca-  
ué requiert repletion. Vlcere avec  
chair excroissante, demande con-  
sumption, & ainsi des semblables.  
Ces communitez, sont les premie-  
res indications, & ne sont partie de  
chirurgie, ou bien petite, car elles

B ij



sont connues du vulgaire. Parquoy icelle secte est souuent reprouuee de Galien, au tiers de sa Methode. La seconde secte est dicte Empirique, qui a prins son nom des experimens, parce qu'elle contemne toutes raisons, disant que la nature du corps humain & des medicamens est inscrutable & incomprehensible par raison humaine. Ce qu'ils disent euidemment apparoir, parce que les plus celebres & excellens philosophes & Medecins, apres grans labeurs & diligentes inquisitions, n'ont peu comprendre dont estoient composez les corps humains, ne les autres choses produictes par nature. Car si les raisons de ceux qui disent que le corps humain est compose des quatre elemens, sont conside-

à la Chirurgie Dogmatique. 21  
rees, elles seront trouuees proba-  
bles: toute fois elles ne seront trou-  
uees necessaires & irrefragables.  
Aussi est probable l'opinion de De-  
mocritus & Asclepiades, qui en-  
seignent toutes choses constantes  
par nature, estre composees d'in-  
finis atomes consemblables ou si-  
milaires, c'est à dire d'une mesme  
nature, nom & raison. En ceste  
controuerse & contrariete d'opi-  
nions entre si excellens philoso-  
phes, comme Hippocrates & As-  
clepiades, de la structure & com-  
position premiere du corps hu-  
main, les Empiriques concluent,  
que temeraire sera celuy qui s'ose-  
ra entremettre d'estre iuge de la  
verite de leur sentence. Parquoy  
selon leur iugement, puis qu'ainsi  
est que nostre nature est incogno-

B iij

scible, mieux vaut suivre & observer les experimens, & construire l'art de Medecine des choses connues par nostre experience, mesprisant la cognoissance baillee par raison des elemens, des temperamens ou complexions, des maladies, des causes d'icelles, & de leurs remedes.

Les Empiriques donques constituent leur art de quatre choses, de nature, de fortune, de revelation, & d'imitation.

*Declaration du premier.*

L'Empirique voyant vn homme detenu d'une fièvre vehemente (pour l'ablation de laquelle n'a esté ordonné aucun remede) ce neantmoins a esté terminée par flux de sang du nez, ou d'autre partie, provenu par la force & prouidence de

nature, lors il iuge & reserue en  
memoire, qu'à vn homme detenu  
d'une pareille fièvre, la phlebotomie  
faite par art est necessaire, ou pour  
le moins conduisible. Pareillement  
ledit empirique prend vne partie  
de ses theoremes de l'observation  
qu'il fait de la nature des bestes  
brutes, comme quand à l'imitati<sup>o</sup>  
de la cigogne, il vse de clysteres.  
Aussi quand il vse de certains me-  
dicamens qu'il a connu estre uti-  
les contre les venins, desquels l'v-  
sage a esté monstre par les be-  
stes.

*Declaration du second.*

Si quelqu'un estant travaille de  
douleur en la partie postérieure de  
la teste, tomboit par fortune sur  
quelque pierre qui luy causast flux  
de sang de la veine du front, dont

la douleur luy fust appaisée, lors l'empirique enseigné de ceste fortune, cueilleroit vn theoreme de son art, qu'à la douleur de la partie postérieure de la teste, la phlebotomie de la veine du front seroit vtile. Et quand Hippocrate a fait vnaphorisme de ce point, ils disent qu'il en a eu la cognoissance, non par raison, mais par seule experience.

*Declaration du tiers.*

Ce qu'ils auoient connu par la reuelation des Dieux, ou de leurs precepteurs, ou par songes (lesquels Galien n'a quelquefois contemné en la curation des maladies) leur estoit pour regle, principalement quand ils les auoient soumis à l'examen d'experience, laquelle ils auoient trouuée conforme à iceux.

*Declara-*

*Declaration du quart.*

Les empiriques faisoient mutation par similitude d'une maladie à une autre, d'une partie à une autre partie, d'un remède à l'autre, pour quelque similitude à ce les induisant. Ce qu'encore faisons souvent en nostre temps, comme quand auons prins l'usage de l'unguent dict Sarracenicum, en la curation de la maladie venerienne, qui auoit premierement esté inventé pour la curation des mauvaises galles, & long temps deuant l'origine de ladite maladie. Pareillement faisons nous quand aux ulceres malings de ladicte maladie estans à la gorge au lieu dit *fauces*, nous faisons phlebotomie des veines, sous la langue, apres auoir fait section de la Cephalique, ce

C



que trouuons estre vtile comme en angine ou squinanchie. Et cela se pourroit exemplifier en plusieurs cas particuliers, que i'obmets pour euitier multiplication de langage sans necessité. Icelle secte empirique contre l'opinion des dogmatiques, mesprisoit l'art anatomique des corps humains, comme chose execrable & cruelle, qui toutefois (selon que sera tantost prouué par les dogmatiques) est de grande efficace pour la curation des maladies, & pour plusieurs autres raisons deduites par Galien au second chapitre du dixseptiesme liure *De vsu partium*, & alleguees par les auteurs de Chirurgie.

La troisieme secte est des Dogmatiques, qui par iugement & rai-

son enquierent la première composition & vrais elemens du corps humain, outre les parties similaires, qui sont elemens sensibles, & non vrais dudit corps. Les temperamens prouenus selon la diuersité de la mixtion d'iceux. Les vertus prouenant desdits temperamens, les operations d'icelles. La nature des maladies. Leurs causes, les symptomes dependans d'icelles, & par lesquelles elles sont connues. Puis enquierent la nature des simples, la maniere de les composer par certain art, le temps opportun & le droit vsage d'iceux, qui sont choses qui requierent vn long temps, & pour lesquelles comprendre, la vie d'vn seul homme ne seroit suffisante, si elle estoit comparee avec l'inuention d'icel-

C ij



les. Parquoy raisonnablement disoit Hippocrate, que la vie de l'homme est briefue, & l'art longue, ce qui ne se doit entendre crûement, comme font plusieurs. Car il n'entend par ce propos, que l'homme ne puisse avec l'aide du labeur des anciens philosophes, comprendre l'art de Medecine : mais qu'il ne pourroit, pour la briefueté de la vie, icelle inuenter & acquerir complètement sans aide. Et combien que la raison pour la pluspart soit directrice de ceste secte dogmatique, si est-ce que si elle connoist par experience quelque médicament, de l'effect & vertu duquel raison ne peut estre donnée (cōme sont ceux qui operent par propriété occulte) elle ne reiette l'usage d'iceluy, ains l'accōmode à

son art, pour le rendre plus riche  
& abondant en remedes, & plus fa-  
cilement paruenir à la fin preten-  
due par sondict art, qui est santé.  
Le prince d'icelle secte comme  
plus excellent a esté Hippocrate,  
puis Erasistratus, Diocles, Hero-  
philus, & plusieurs autres grands  
philosophes exercez en la philo-  
sophie naturelle. Icelle secte con-  
tre l'opinion des empiriques dit,  
que anatomie doit estre faicte,  
mesmes quelque fois és corps vi-  
uans : ce que faisoit Herophilus  
qui impetroit des Roys les hom-  
mes ayans merité la mort pour  
leurs delicts, & les dissequoit vi-  
uans pour cognoistre plusieurs  
operations interieures, qui sont  
abolies és corps morts, comme les  
mouuemens interieurs de la partie

C iij

vitale, du diaphragme, la respiration, la comprehension que fait l'estomac de l'aliment lors qu'il le transmue par sa coction. Et disoit qu'il estoit loisible par le tourment de peu d'hommes meschans, profiter à la santé de innumetables hommes vertueux. Et est vray semblable qu'il leur donnoit quelques medicamens narcotiques ou stupefactifs, pour leur oster ou diminuer le sentiment: & par consequent, la douleur: ce que quelque fois auons conseillé à ceux auxquels la pierre devoit estre extirpee de la vessie par incision du lieu dict *perineon*. Aussi font lesdits dogmatiques, anatomie es corps morts, pour cognoistre plusieurs choses de grande vtilité en l'art de Medecine. Premièrement, la sub-

à la Chirurgie Dogmatique. 31  
Rance des parties , comme que le  
cœur est lacerteux , le foye char-  
neux , & comme sang coagulé. Se-  
condement , la quantité ; comme  
que le foye est de telle grandeur , &  
plus grand que la ratte. Tierce-  
ment , pour cognoistre la colligan-  
ce des parties , comme qu'il y  
a communication entre l'esto-  
mach & le cerneau , & conuient  
semblablement entre l'orifice de  
l'estomach & le cœur , à cause de  
l'artere *aorta* , qui en montant en  
haut dessus l'espine , se associe au-  
dict orifice . de laquelle theorique  
prouient la cognoissance des ma-  
ladies qui sont par consentement  
ou principales , qui est chose qui  
grandement importe aux cura-  
tions des maladies. Quartement,  
la qualité ou temperature de cha-  
C iiij

cun membre avec quelque aide de raison : comme que le foye est chaud & humide, par ce qu'il est veu estre sanguin. Item que les nerfs & os sont froids & secs, par ce qu'ils sont exangues. Quintement, pour cognoistre le nombre des parties, comme qu'il y a six intestins, deux membranes à l'estomach, cinq lobes au foye, deux poulmons. Sextement, pour la cognoissance de la figure, comme que le foye est d'une part caue, & de l'autre part laquelle il atteint au diaphragme, il est gibbeux. Item pour cognoistre l'action & vtilité des parties, comme que le foye est principe de sanguification, le cœur principe de la vertu & mouvement vital. Pareillement que les os, combien qu'ils n'ayent action, si est-ce

*à la Chirurgie Dogmatique.* 33  
qu'ils ont vtilité, ou de soustenir  
ou de defendre les parties nobles,  
comme le crane, le cerueau, les os  
pectoraux, les parties vitales. Puis  
sert icelle anatomie pour la co-  
gnoissance de la situation des par-  
ties, comme que le foye est en l'hy-  
pochondre dextre, la rate au sene-  
stre, les reins aux parties lumbal-  
les. Et pour le dernier, elle sert à  
la cognoissance des parties offen-  
sées de maladie, comme que dy-  
senterie est faiëte aux intestins,  
iëtericie ou iaunisse au foye, la  
pierre és reins ou en la vessie, la  
pleure sie à la membrane interieu-  
rement adiacente aux costes. Les-  
quelles choses ont esté colligees  
des documens de Galien par Ale-  
xandrinus commëtateur des Epe-  
dimies d'Hippocrate. Et par ce que



icelle se fte ptocede par methode,  
& par consequent par indications,  
qui aucunesfois sont simples, &  
aucunesfois compliquees : il faut  
parler d'icelles, succinctement &  
par ordre.

Methode est vne voye vniuer-  
selle pour cognoistre verité, qui est  
commune à plusieurs choses parti-  
culieres. La propriété de methode  
est de pouuoir paruenir d'un petit  
principe aux choses particulieres,  
& examiner & iuger par theore-  
mes scientifiques, comme regles,  
ce qui a esté par les autres mal dict  
& déterminé, comme declare Ga-  
lien au second liure de *tuenda sanita-  
te*. Methode procede par indica-  
tion. Indication est insinuation ou  
instruction de ce qui est à faire.  
D'ocques indication enseigne l'in-

à la Chirurgie Dogmatique. 35  
uention de ce qui est à faire : Car  
inuenter vne chose par indication,  
est commencer à la nature de la  
chose, puis inuenter sans experien-  
ce, ce qui est consequent à icelle  
nature. L'inuention des choses  
cherchees par indication, est fon-  
dée sur quatre regles generales,  
desquelles depend tout l'artifice  
de methode : desquelles la pre-  
miere est, Ce qui est selon nature,  
demande ou indique sa conser-  
uation. La seconde, Ce qui est  
contre nature, demande son abla-  
tion. La tierce, Conseruation est  
faicte par choses semblables. La  
quarte, Ablation est faicte par cho-  
ses contraires. Ces regles genera-  
les sont particularisees selon les  
indications speciales ou particu-  
lieres. Comme que ylcere caue



requiert ou indique repletion. Intemperature chaude, refrigeration: & est chacune desdictes speciales indications, deduite de deux generales. Indication est prinse de chacune de trois choses, sur lesquelles est fondee toute speculation de Medecine. C'est à sçavoir, des choses naturelles, comme de la vertu: des choses non naturelles, comme de la disposition de l'air qui nous environne. Des choses contre nature, comme de la maladie & de sa cause. Complication, est aggregation de plusieurs choses, desquelles chacun ne propose son indication. Par ceste definition, complications ne sont dictes sinon pour le regard des indications. Car combien qu'en aposteme il y ayt plusieurs maladies, c'est

à la Chirurgie Dogmatique. 37  
a sçauoir , intemperature ou dys-  
crasie , mauuaise composition , ou  
maladie organique , & solution de  
continuité, ou sensible , ou intelli-  
gible : toutesfois dependant des  
choses sensibles , non pource y a il  
complication en iceluy pour l'uni-  
té de l'indication dont elles sont  
conioinctes , & par laquelle elles  
sont reputees comme vne simple  
maladie : ainsi que plusieurs ba-  
stons ensemble liez sont reputez  
vne chose , à cause du lieu dont ils  
sont conioincts. Semblablement,  
combien qu'une maladie soit ac-  
compagnée de plusieurs sympto-  
mes ou accidens , non pour ce faut  
il reputer ceste assemblee estre  
complication , par ce que lesdicts  
symptomes ne proposent aucune  
indication, sinon qu'ils excédassent

leur magnitude reguliere: comme quand la douleur estant accident de quelque maladie est si importante qu'elle prosterne la vertu: auquel cas douleur prendroit nom & nature de cause, & changeroit par accident l'ordre & raison de curation reguliere, pour la lesion qu'il feroit à la vertu, ou à la disposition avec laquelle il seroit conioinct, icelle augmentant pour son attraction ou autrement: comme, quand douleur est conioinct avec aposteme, il fait augmentation d'iceluy, à cause de la fluxion qu'il y attire. Et comme indication est prinse des choses naturelles, non naturelles, & contre nature: aussi complications sont prinse desdictes trois choses, & en plusieurs manieres. Premièrement, de cho-

à la Chirurgie Dogmatique. 39  
se naturelle & contre nature, comme de la vertu & de la maladie. Secondement, de chose naturelle & non naturelle, comme du temperament & complexion du malade, & de la disposition de l'air qui nous environne. Puis de plusieurs choses contre nature, comme en playe & aposteme, comme vlcere avec varice, fluxion, ou dyfcrafie. Et quant à la complication de maladie avec symptome, elle est reduite sous la complication de maladie avec cause: car symptome entant que symptome n'indique aucune chose, parquoy il ne peut estre dict cōpliqué: mais bien comme cause, quād il excede, ainsi qu'il est predit. et par ce qu'il ne suffit sçavoir ces choses par seule Theorique, mais les faut accōmo-

der à la partie pratique ou operative, qui est la fin de la theorique: en tout art pratique, il faut regler les choses dessusdictes par certaines reigles deduictes de Galien au septiesme de sa Methode, pour les accommoder à l'œuvre : il faut doncques en toutes complications considerer l'ordre, le plus vrgent, & la cause. Cest artifice est de grande efficace, & comme vn filet pour soy retirer hors du labirinthe ou dedalus des complications, qui par autre voye sont tres-difficiles à gouverner, principalement aux empiriques. Premièrement doncques, il faut considerer le plus vrgent, qui est ce dont il depend plus grand peril : Comme s'il y auoit complication d'aposteme, flux de sang, intemperature, conuulsion, douleur

à la Chirurgie Dogmatique. 41  
douleur & vlcere. Lors si conuul-  
sion est la plus vrgente, il faut pre-  
mierement diriger son intention  
à icelle, sans toutefois negliger les  
autres indications : & aussi qu'il  
y a plusieurs indications, dont l'y-  
ne est la plus forte : aussi faudra-il  
que le remede soit composé, ayant  
toutefois plus de respect à icelle.  
Secondement, il faut considerer  
l'ordre des dispositions compli-  
quées : car aucunes fois leur cōpli-  
cation est telle que l'yne requiert  
estre ostee deuant l'autre, & autre-  
ment ne pourroit estre fait, eōme  
quād apōsteme & vlcere sont en-  
sēble en vne partie, il seroit neces-  
saire premieremēt faire ablatiō de  
l'apōsteme : & qui premieremēt at-  
tenteroit faire ablation de l'vlcere,  
il attēteroit chose impossible pour

D



l'ordre qui est tel en icelles dispositions, par ce que ablation de l'ulcere ne peut estre faite que la partie en laquelle il est, ne soit saine, ce qui ne peut estre quand il y a aposteme. Tiercement, quand plusieurs dispositions sont compliquees: desquelles l'une est efficiente de l'autre, il faut premier suiure l'indication de la cause, que de ce qui est effect d'elle, qui est en plusieurs lieux document perpetuel de Galien, principalement au troisieme de l'art medicinale. Comme quand il y a complication de varice, ulcere, & fluxion, il faut diriger son premier conseil à la fluxion ostant la quantité ou qualité, dont elle est causée: puis curer la varice, & apres l'ulcere. Et par ce que aux discours

à la Chirurgie Dogmatique. 43  
des choses dessusdictes est faite  
mention de plusieurs choses qui  
n'ont esté notifiées par leurs de-  
finitions: & par ce moyen pour-  
roient rendre quelque obscurité,  
il est nécessaire les deduire selon  
l'ordre donné des anciens, des-  
quels il ne faut déuoyer, sinon en  
erreur manifeste, auquel cas il ne  
les faut reputer auteurs, non  
plus que Aristote sur le propos  
qu'il a affirmé, que le monde n'a-  
uoit eu aucun commencement, qui  
ne doit estre tenu pour autorité:  
car autorité est le dict d'un au-  
teur bien & vraiment affirmé.  
Parquoy faut icelles choses noti-  
fier par diuisions & definitions, qui  
sont instrumés par lesquels on par-  
vient (avec certains principes) à la  
demonstration, par laquelle les pro-

D ij

prietez actiues & passives de toutes choses , sont scientifiquement connues , comme il est plus amplement deduit en la science de Logique , de laquelle le Chirurgien rationel ne doit estre ignorant.

Doncques, toute la contemplation de l'art de medecine , & par consequent de chirurgie , sans comprendre les instrumens , est reduite sous trois choses , qui sont dites naturelles , non naturelles , & contre nature. Choses naturelles sont celles qui par soy concurrent & entrent en l'integrité & perfection du corps humain.

Choses naturelles sont,

Elemens.

Temperature.

Humeurs.

à la Chirurgie Dogmatique. 45

Membres.

Vertus.

Operations de vertus.

Esprits.

Ausquelles aucuns modernes  
ont annexé.

Aages.

Couleurs.

Figures.

Sexes.

Element, est la plus petite partie de la chose de laquelle elle est element: ou element selon Aristote, est duquel, comme premier & tres-simple, toutes choses sont faites, & en quoy, comme premier & tres-simple elles sont resoutes.

L'art de Medecine contemple  
deux manieres d'elemens.

Intelligibles.

Sensibles.

D iij

Les elemens intelligibles, sont ceux qui sont comprins & connus par seule speculation d'entendement, & ont esté premierement connus par Hippocrate, qui sont quatre.

Feu.

Air.

Eau.

Terre.

Les elemens sensibles du corps humain, sont ceux qui sont iugez simples & premiers, quant à la cognoissance sensuele: combien que absolument ils ne soient elemens, ne simples. En cestuy iugemēt l'entendement se monstre estre plus excellent, que le sens duquel il corrige souuent le iugement: Comme que le Soleil ne soit plus grand au matin qu'à midy, combien que le

sens iuge le contraire. Iceux elemens sensibles sont autrement appelez parties similaires ou consemblables du corps humain, qui sont les os, cartilages, cher, nerfs, veines, arteres, panicules, ligamens, tédons, le cuir, la moëlle & la graisse: ausquelles on peut adiouster aucunes parties qui sont faittes des superfluites dudit corps, toutefois non sans vtilité, comme le poil, les ongles. Et mesmes quant à la graisse, il semble qu'elle soit moyenne entre les deux, c'est à sçauoir, entre les vrayes parties & les parties de superfluité.

Des temperamens ou complexions.

Temperament, est vne commixtion de quatre elemens: ou temperament est vne qualité qui pro-



uient immédiatement de l'action & passion des quatre qualitez premières. Les quatre qualitez premières sont chaleur, froideur, siccité & humidité. Et sont appellees premières, parce que d'elles procèdent les qualitez secondes & autres, comme couleurs, odeurs, saveurs, ou parce qu'elles sont qualitez des premières substances, qui sont les éléments.

Temperament.

Temperé.

Intemperé.

Temperament temperé.

Ad pondus.

Ad iustitiam.

Temperament temperé *ad pondus*, est ce luy qui est composé d'égalles portions de quatre éléments, & est encore double iceluy temperament,

Au iugement du sens.

Au iugement de l'entendement.

Le temperament temperé *ad pondus* selon le iugement du sens, est celuy qui selon le iugement du sens contient égales portions des elemens en sa composition & substance.

Entre toutes les choses naturelles, il n'en y a qu'une seule ainsi temperée *ad pondus*, sensuelle, qui est la peau interieure de la main de l'homme temperé, qui a esté composée telle par la prouidence de nature, pour estre organe du sens, cognoissant les qualitez tactibles: car si nature eust mis aucune des qualitez premieres avec quelque excés par dessus la contraire audict organe, elle eut empes-

E

ché la cognoissance & iugement du tact: comme quand l'homme ayant la main fort refroidie, touche les choses de chaleur mediocre, il ne les trouue chaudes, ou de telle chaleur qu'elles sont, ainsi que si nature eut mis quelque son aux oreilles, il troubleroit l'action du sens auditif, empêchant la cognoissance des sons extérieurs. Et ne doit estre trouuee estrange ceste opinion du temperament *ad pondus*: car elle est fondee en Galien au premier & au second liure des temperamens. Et quant au temperament *ad pondus*, selon le iugement de l'entendement, disputer de luy est inutile à l'art de Medecine: mais appartient au philosophe naturel, qui specule les choses plus vniuersellement, &

à la Chirurgie Dogmatique. 51  
moins sensuellement.

Temperament temperé *ad iustitiam*, est celuy qui est temperé selon la dignité & exigence de la nature, & est connu par ses operations: car quand vne chose constant par nature a toutes les operations appartenantes à son espece tresbônes & tresparfaites, elle est iugée temperée *ad iustitiam*. Ledit temperament est la reigle & mesure pour mesurer & cognoistre tous les autres temperamens: car sans la cognoissance d'iceluy n'est possible sçavoir qui est le temperament chaud & sec vulgairement appellé Cholerique, & aussi des autres. Car le temperament chaud & sec n'est ainsi appellé, parce qu'en luy l'element chaud surmonte le froid, & le sec l'humide

E ij

absolument mais parce que quand il est comparé avec le temperé, il est plus chaud & plus sec que luy. Aussi faut iuger du phlegmatique & des autres temperamens: parquoy doit estre trouuee vaine l'opinion de ceux qui disent qu'il y a quatre complexions seulement: car en ces quatre n'est comprise la complexion temperée, qui est la principale, & la plus noble de toutes les complexions, & sans laquelle n'est possible entendre toutes les autres, comme efficacement prouue Galien au premier liure des temperamens. Parquoy outre ladite complexio temperée, il y a huit autres complexions, ou temperamens intemperez, qui toutesfois sont dedans la latitude & limites de santé.

Car aucuns excèdent le tempere  
en vne seule qualité, qui sont ap-  
pellez simples, & les autres en  
deux, qui sont composés ainsi qu'il  
s'ensuit.

Temperament intemperé

Simple.

Composé.

Simple.

Chaud.

Froid.

Sec.

Humide.

Composé.

Chaud & sec.

Chaud & humide.

Froid & sec.

Froid & humide.

Les signes par lesquels sont co-  
gneuz lesdicts temperamens, sont  
descripts par Galien au premier

E iij



liure de l'art medicinale, autrement  
appellé, *Ars parua*.

Sur ceste matiere il faut noter  
qu'ainfi que quand nous voulôs sça-  
voir le temperament d'un particu-  
lier de quelque espece, il le faut en-  
querir par la comparaiſon de luy  
avec le temperé en icelle espece:  
auſſi ſi nous voulons ſçauoir la tē-  
perature de chacune des par-  
ties du corps humain (entre les-  
quelles il y a grande diſſimilitu-  
de) il la faut comparer avec la  
partie la plus temperee d'iceluy,  
qui eſt la peau interieure de la  
main: comme ſi nous voulons ſça-  
voir le temperament de la chair,  
nous dirôs qu'elle eſt chaude & hu-  
mide, parce que quand elle eſt cō-  
paree avec la partie temperee, elle  
eſt plus chaude & plus humide que

à la Chirurgie Dogmatique. 55  
elle: & est ladite partie temperée,  
non seulement temperée entre les  
parties du corps humain: mais en-  
tre toutes les choses generables &  
corruptibles. Par cest artifice, il  
faut iuger la temperature de l'os,  
du nerf, cartilage & autres similai-  
res. A ceste matiere faut adiouter  
incidentalement, que la tempera-  
ture des medicamens est autre-  
ment connuë que par les manieres  
prediçtes. Car quand vn medica-  
ment est dict froid ou chaud, il est  
iugé tel, seulement par l'operatiõ  
qu'il fait quand il est appliqué au  
corps humain temperé, sans en-  
querir quel il est en sa nature, &  
quelelement domine en luy. En  
la temperature desdits medica-  
mens, quatre degrez sont assignez  
par dessus le temperé, qui n'a au-  
E iiii

cune graduation ou eleuation de  
degré.

Le premier degré des me-  
dicamens.

Chaud, Eschauffe.

Froid, Refroidist.

Sec. Desseche.

Humide, Humecte.

Non manifestement, en sorte  
qu'il a besoin de quelque demon-  
stration rationele.

Le second degré.

Eschauffe.

Refroidist.

Desseche.

Humecte.

Manifestement, en sorte qu'il ne  
se peut nier, & n'a besoin de de-  
monstration.

Le tiers degré est de medi-  
camens qui

à la Chirurgie Dogmatique. 57  
Eschauffent.  
Refroidissent.  
Dessèchent.  
Humectent.  
Vehementement, mais non ex-  
tremement.  
Le quart degré des medi-  
camens.  
Chaud. Brûle, & fait escarre  
comme chaulx.  
Froid. Mortifie par froideur  
comme cigüe.  
Sec. N'est auëu trouué qui  
ne soit brûlât, comme  
cautere actuel.  
Humide. D'iceluy Galië ne fait  
mention parlant de  
cette matiere.  
Et parce que tous medicamens  
graduez en pareil degré, ne sont  
totalement semblables, raisonna-

blement en chacun degré a esté assignee latitude, qui est diuisee en trois: C'est à sçauoir, commencement, moyen, & fin. Et combien que les anciens deuant le temps de Galien n'ayent ainsi gradué les medicamens, comme il appert par Dioscoride, toutefois l'inuention d'iceux est artificielle & vtile. Car il ne suffit appliquer à vne maladie chaude tout médicament froid, sans autre limitation & consideration: mais faut que selon l'excès de l'intemperature & laps en chaleur, soit proportionné le médicament en pareille contrariété, selon quelque coniecture artificielle & prochaine de science; & non tousiours par certaine science, de laquelle ne sont capables plusieurs choses medica-

les.

Des humeurs.

Humeur, est vne substance humide, liquide, en laquelle l'aliment est premierement conuerty.

Humeurs.

Sang. Chaud & humide.

Phlegme, Froid & humide.

Colere. Chaude & seche.

Melancolie, Froide & seche.

Le plus parfait d'iceux est le sang, puis le phlegme, & apres la colere, & le dernier en bôté, est la melancholie. Icelles quatre humeurs sont en toutes complexions necessaires: car elles correspōdent aux quatre elemēs qui sont en nostre corps: car chacune partie est nourrie d'humeur, & aliment semblable à sa nature, comme les plantes en la terre. L'origine desdictes



quatre humeurs prouient des alimens , qui sont composez des quatre elements , & sont iceux alimens par la premiere coction conuertis en vne substance, qui est appelee *Chylus* : auquel ne sont que potentiellement les quatre humeurs : mais elles sont mises en estre actuel par l'operation sanguifique du foye , comme le poulet est fait de l'œuf par la chaleur naturelle de la poule.

Sang.

Simple , qui est seulement connu par l'entendement , composé des quatre humeurs , qui autrement est appelé *massa sanguinaria*, en laquelle composition domine le sang simple , qui est distingué formellement des trois autres humeurs, avec lesquels il est meslé.

Quand icelle masse deflue en quelque partie par l'action de la vertu expulsive, combien qu'en elle y ait portion des trois autres humeurs selon leur proportion, toutesfois elle cause vne maladie simple, c'est à sçavoir, phlegmone ou inflammation, en laquelle, combien qu'il y ayt portion des autres humeurs, c'est à sçavoir, colere, phlegme, & melancholie: non pour ce est elle dictée composée, mais simple: car les signes & symptomes des autres humeurs ne se manifestent sensuellement, à cause que d'iceux y a trop plus petite portion que de sang. Et quand il y a maladie composée, comme phlegmone erysipelatodes, lors il est necessaire que en ladicte masse

de laquelle est faite la fluxion, il y ayt plus grande portion de colere, qu'il ne doit estre en ladicte masse sanguinaire selon nature. Parquoy les signes & symptomes de colere sont meslez & confus avec ceux qui prouiennent du sang : & ainsi faut entendre de la mixtion des autres humeurs, comme en phlegmone cedematodes, & phlegmone scirrholes.

Phlegme, est la plus froide, & plus humide chose qui soit au corps humain.

Les especes de phlegme sont,

Doux.

Salé.

Vitreux.

Acide.

Gipseux.

Phlegme doux est engendré du

à la Chirurgie Dogmatique. 63  
sang imparfaitement cuit, & est  
dict naturel, parce qu'il peut estre  
fait sang par plus ample coction.  
Phlegme salé est fait par  
Putrefaction.

Par mixtion d'humidité se-  
reuse salee.

Phlegme vitreux est dict ainsi,  
par ce qu'il est semblable à du ver-  
re fondu, & est extremement froid,  
& est souvent trouué es corps des  
crapuleux & des vieillards, faisant  
extremes douleurs aux parties es-  
quelles il descend, comme sur les  
dents, & dedans les intestins.

Phlegme acide, est froid & sub-  
til.

Phlegme gipseux, est celuy du-  
quel le subtil est resoult, comme il  
appert aux fluxions faites sur les  
articles, esquels il engendre to-

phes & nodositez. Autres especes de phlegme sont assignees par aucuns Docteurs, qui sont reducibles sous les especes predites.

Annotation.

Nature a estably & fabriqué à la melancholie son receptacle, qui est la ratte : & à la colere le follicule du fiel, par lequel elle est attirée : & à l'urine a attribué l'attraction des reins : mais elle n'a ordonné au phlegme aucun receptacle, parce qu'il a plus necessité de coction que d'expulsion, selon Galien en son liure de *virtutibus naturalibus*, ce qui est proprement entendu de celui qui par plus ample coction est reducible en nature de sang, qui ne peut aduenir à toute especie de phlegme.

Colere, est humeur chaude & seiche.

à la Chirurgie Dogmatique. 65  
 seiche, engendree de la plus ignée  
 partie du chyle.  
 Colere.  
 Rouge, qui est prochaine à la  
 nature du sang.  
 Citrine.  
 Vitelline, qui est faite par mix-  
 tion de gros phlegme.  
 Prassine, qui pour la plus part est  
 engendree en l'estomach ayant  
 chaleur superflüe, aussi est quel-  
 ques fois engendree de nourrisse-  
 ment cacochyme chaud, comme  
 ailz, oignons. Pareillement peut  
 estre engendree es veines par ex-  
 cessive chaleur.  
 Melancholie.  
 Naturelle,  
 Aduſte.  
 Melancholie aduſte est faite  
 De colere.

F



## De melancholie naturelle.

Combien que melancholie faicte par adustion, ayt aucune apparence de froideur, si est-ce que (à cause de l'adustion par laquelle elle est faicte) il y a en elle quelque latente igneité, comme en la cendre : car en toutes choses esquelles la chaleur imprime son action, est delaissee pour quelque temps vne igneité, qui peut par temps se euaporer, comme il appartient en chaulx vieille.

## Annotation.

Selon Auicenne & les autres modernes, toutes humeurs peuuent deuenir adustes, & par adustion prendre la nature de melancholie aduste, comme le sang & le phlegme, comme ils disent appa-

roir, par les especes d'elephantiasis, qui peut estre faicte selon leur auis de chacune des quatre humeurs. Et par confirmation de ceste opinion, Galien confesse en sa methode, que toutes humeurs crasses sont aucunement melancholiques.

Pour plus ample intelligence de la nature des quatre humeurs & de la generation d'iceux, il faut sçauoir qu'il y a au corps humain trois coctions: Desquelles la premiere est faicte par le ventricule, vulgairement appellé estomach, conuertissant l'aliment en vne substance appellee Chylus, auquel les quatre humeurs ne sont que potentiellement.

Puis, par la seconde coction qui est faicte au foye, est faicte dudict

F ij

Chylus la masse sanguinaire, composée des quatre humeurs différens en nature & espèce, & est icelle diuersité d'humeurs nécessaire au corps humain, par ce qu'il n'est simple, ny d'une seule nature: parquoy la composition ne requiert nourrissement de simple vertu & faculté, à ce que chacune partie attire de ladicte masse ce qui luy est propre & semblable. La troisieme coction est faicte en tout le corps hors des veines, & alors le nom d'humeur cesse, & sont engendrees les quatre humiditez naturelles, desquelles la premiere est appelée humidité innommée. La seconde, *ros*. La tierce, *cambium*: & la quarte, *gluten*. Apres la perfection de chacune desdictes coctions, prouiennent excre-

à la Chirurgie Dogmatique. 69  
mens & superfluité. Car les ex-  
cremens de la premiere coction,  
sont les excremens du ventre in-  
ferieur. Les excremens de la se-  
conde, qui est sanguification, sont  
l'humeur, & limon melancholi-  
que, qui est attiré par la ratte, qui  
par la grand' vertu de ses arteres  
& chaleur le cuit, & puis se nourrit  
du meilleur, reiettant vne partie  
d'iceluy, qui est comme le marc  
du vin, à l'orifice de l'estomach,  
pour exciter l'appetit par sa vertu  
pontique. La colere est attirée par  
son follicule, à ce député de natu-  
re. Et la matiere sereuse & vrinale  
est transcolee par les reins en la  
vessie. La colere & melancolie  
d'icelle coction sanguifique, sont  
par aucuns Docteurs en vne ma-  
niere appellees naturelles, & en

F iij

l'autre non naturelles. Car d'autant qu'elles sont iectées hors de la masse sanguinaire, comme excréments & ineptes pour la nutrition des membres, elles sont raisonnablement dictes non naturelles, de naturalité de l'vniuersel nourrissement. Mais parce que nature sçait par sa prouidence tirer quelque profit & commodité d'icelles, enuoyant la colere dedans l'intestin, appelé iejunū, pour inciter nature par son acrimonie & punction à l'expulsion des excréments contenus aux intestins: aussi pour dissequer & extenuer l'humour pituiteux, qui est engendré dedans l'intestin, dict duodenum. Et la melancholie à l'orifice de l'estomach, cōme il est predict, à ceste cause elles sont dictes naturel-

à la Chirurgie Dogmatique. 71  
les de naturalité, d'utilité. Mesmes  
la superfluité sereuse n'est sans  
grande commodité, conduisant  
comme vn chariot le sang par les  
veines, desquelles aucunes sont si  
exiles, qu'elles fuyent la cognois-  
sance des sens, cōme au milieu du  
foye, en sorte que aysément en  
icelles seroit faicte obstructiō, n'e-  
stoit ladicte serosité, qui rend le  
sang liquide, & fluide. Puis ladicte  
commodité accomplie, elle est  
pour la pluspart rauie des reins, cō-  
me chose à eux agreable, par ce  
qu'ils desirēt estre nourris de sang  
sereux. Les excremens de la troi-  
siesme cōction, qui est faicte en  
chacun mēbre hors les veines, sont  
deux, l'vn subtil & sereux, qui au-  
cunemēt est aussi excrement de la  
secōde cōctiō, par ce qu'il a cōgna-



tiō avec la substāce vrinale: lequel  
apres auoir porté le sang par les  
petites veines, est resoult par les  
pores insensiblement par l'action  
de la chaleur naturelle, quand el-  
le est valide, & ladicte serosité est  
en quantité non desmesurée. Mais  
quand la chaleur naturelle est de-  
bile, ou quand l'animal vse de  
nourrissement plus copieux qu'il  
n'appartient, ou quand il luy auie  
quelque mouvement vehement,  
lors elle est faicte visible, comme  
il appert aux sueurs & humiditez  
dont les playes sont humectees,  
comme il est deduiet par Galien  
au troisieme liure de sa Methode:  
parquoy ne se faut esmerueiller si  
mention est faicte de ces choses  
en ceste introduction chirurgica-  
le: car sans ceste Theorique, ne  
peut

*à la Chirurgie Dogmatique.* 73  
peut estre entendue la nature du  
medicament sarcotique, ny pour-  
quoy il est deslicatif moderemēt,  
& deterſif, ſans mordication. Le  
ſecond excrement de ladicte co-  
ction eſt plus terreſtre, duquel eſt  
faicte generation du poil & de la  
ſordicie, qui eſt à l'enuiron de no-  
ſtre peau, comme choſe farineu-  
ſe: pour l'ablation de laquelle les  
anciens ont eu les bains & eſtumes  
en frequent yſage. parce que par  
l'obſtruction qu'elle peut faire aux  
pores de noſtre corps, elle nous  
prepare à maladie. De ceſte ſuper-  
fluité prouient l'excrement terre-  
ſtre, qui eſt trouué aux playes ca-  
uees, qui eſt appellé ſordes, qui eſt  
detergé par le medicament ſarco-  
tique. Il miniſtre auſſi matiere à la  
generatiō du poil, comme dict eſt.

G

## Des membres.

Membres, sont corps qui sont engendrez de la premiere commixtion des humeurs.

Membres.

1. Principaux.
2. Seruans aux principaux.
3. Ne gouuernans ne gouuernez par les autres: ains ont propres vertus, par lesquelles ils sont gouuernez.
4. Ayans propres vertus, & d'ailleurs pfoeuantes.

Les membres principaux sont,

Le cœur.

Le foye.

Le cerueau.

Les genitifs.

Les membres seruans aux principaux sont.

Les arteres au cœur.

à la Chirurgie Dogmatique. 75  
 Les veines au foye,  
 Les nerfs & la medulle spina-  
 le au cerueau.  
 Les vaisseaux spermatiques,  
 tant deferens & expellens  
 aux genitifs.  
 Les membres, ne gouuernez ne  
 gouuernans les autres sont,  
 Os.  
 Cartilage.  
 Membranes.  
 Graisse.  
 Chair.  
 Ligamens.  
 Ce qui est dict des membres  
 dernièrement recitez, doit estre  
 entendu sainement: car la chair re-  
 çoit du foye influence de ver-  
 tu naturelle par les veines, &  
 la vertu vitale par les arte-  
 res.

G ij

Les membres ayans propres  
vertus. & d'ailleurs prouehan-  
tes sont,

Le ventre.

Les reins.

La matrice.

Outre ces parties il y a autres  
parties dictes excrementeuses, ou  
faictes de superfluitez pour aucu-  
ne vtilité: comme les ongles, les  
poils, qui ne sont parties du corps,  
finon improprement, auxquelles  
aucuns ont adiousté la graisse, qui  
toutefois semble estre moyenne  
entre les vraies parties du corps  
& les excrementeuses.

Autre diuisiõ de mēbres, ou parties  
Parties.

Similaires, qui comme est pre-  
dict, sont appellees elemens sensi-  
bles du corps humain, comme os

à la Chirurgie Dogmatique. 77  
cartilage, chair, & autres.

Dissimilaires, organiques, ou instrumentaires, comme le foye, le cerueau, la main, l'œil, & autres.

Les parties similaires sont ainsi appellees, par ce que leurs parties ont vn mesme nom, & nature comme icelles: car la centième partie de l'os est dicté os, comme tout l'os.

Parties similaires.  
Sanguines, comme chair, graisse.  
Spermatiques, comme os, nerfs.

Les parties organiques sont ainsi appellees, par ce qu'elles sont organes ou instrumens des operations: comme la main, de la compréhension: l'estomach de la chylification. Aussi elles sont appellees dissimilaires, par ce qu'elles

G iij



sont diuisees quant au sens en autres parties, qui perdent le nom du tout : car vne membrane, qui est partie de l'œil, n'est dictée œil : & l'os qui est partie du doigt, n'est appelé doigt.

Annotation.

Quand aucune deperdition est faicte aux membres, la regeneration est faicte selon la premiere intention, & à la deperdition des membres spermatiques, elle est faicte selon la seconde intention.

Declaration de ce.

Chacune chose naturelle estant alienee de sa nature & degré de perfection, demande par vn instinct naturel soy reparer & remettre en tel degré qu'elle estoit auparauant, pour se conseruer ius-

ques au periode à elle doné de nature qui est insupportable: combien toutefois que la chose naturelle peust prendre fin par cause violente deuant le tēps dudiect periode. Et quand elle fait icelle reparation semblable à ce qu'elle auoit perdu, elle est paruenue à sa premiere intention. Mais si vne chose ne se pouuant remettre en son premier degré de perfection, cherche autre moyen approchant à ceste reparation, & elle y parvient, elle se repare selon la seconde intention, estant fraudee de la premiere. Comme quand il y a deperdition de substance à l'os, nature voudroit reparer vne substance ossee, du tout semblable à ce qui est perdu: quoy ne pouuant faire, repare vne substance dicte Callus, pour supple-

G iij

ment de ce qui est perdu , qui est  
faict d'une partie de l'aliment de  
l'os , non par la vertu formative,  
mais par la vertu nutritive , tenant  
le lieu de la vertu formative , ab-  
sente, & faisant par necessité office  
à elle non propre: car son office est  
reparer ce qui est consumé par l'a-  
ction de la chaleur naturelle.

#### Des vertus.

Vertu, est vne cause agente.

Ou, vertu est , par laquelle nostre  
corps est regi.

#### Vertu

Vitale, Du cœur.

Naturelle , procédant Du foye.

Animale, Du cerveau.

A icelles on peut adiouster la  
vertu generative , puis que les ge-  
nitifs sont membres principaux.

#### Annotation.

Ces trois vertus ont mutuel  
consentement de bien ou mal, en  
forte que l'offense de l'une cause  
en l'autre lésion par consentemēt,  
comme il appert par la lésion des  
parties nerveuses, qui cause atro-  
phie au membre paralytique. Aus-  
si la confiance du Medecin estāt  
en la vertu animale du patiēt, cor-  
robore la vertu vitale & naturelle,  
en sorte qu'elle cuince plus facile-  
ment la cause de la maladie.

Vertu vitale,

Operant.

Passive en operation, qui  
proprement n'est vertu :  
mais passibilité.

Vertu vitale operant.

Faisant dilatation du cœur &  
des arteres.

Faisant constriction d'iceux.

Vertu vitale passive en operation,

Iracible.

Exhilarative.

Vindicative.

Craintive.

Indignation, qui est reduite  
sous irascible.

Vertu naturelle.

Attractive Du familier &  
propre.

Contentive, De ce qui est  
attiré.

Concoctive, Du contenu.

Expulsive, De ce qui mo-  
leste la conten-  
tive.

Annotation.

Ce qui moleste la vertu conten-  
tive, peche en quantité seule, en  
qualité seule, ou en tous les deux  
ensemble.

Autre annotation.

Ces quatre vertus cedent l'une à l'autre leurs operations à certain temps, & ont comme intelligence mutuelle par un instinct naturel: car la contentive contient, tant que la concoctive ayt fait son operation: puis viét la vertu expulsive qui fait son office d'expulsion.

Vertu animale.

Sensitive.

Volontairement motive.

Principante.

Vertu sensitive.

Exterieure.

Interieure.

Vertu sensitive exterieure.

Auditue.

Visue.

Odoratiue.

Gustatiue.



La vertu sensitive interieure est vnique, qui correspond aux cinq vertus sensibles exterieures, & par vn seul organe, parquoy est appellé sens commun. Pareillement la vertu motiue volontairement est vnique, diffuse du cerueau par les nerfs, muscles, & tendons du corps, & parce elle ne reçoit aucune diuision en autres especes.

Auicenne contre l'opinion de Galien, a mis vne vertu mixte au diaphragme, combien que raisonnablement Galien l'ayt affermé estre pure volontaire.

Vertu principante.

Imaginative.

Intellectiue, cogitatiue, ou raisonnable.

Memorative.

Annotation.

L'une desdictes vertus peut estre offensée sans la lesion des autres, qui est vn argumēt qu'elles ont diuers sieges & organes particuliers au cerueau.

Des operations des vertus.

Operation de vertu est effect, procedant de la vertu.

Annotation.

En autant de manieres est diuisee operation de vertu, que la vertu : parquoy n'est necessaire repeter superfluellement la diuision des operations des vertus.

Exemple de la conformité de la diuision des vertus, & leurs operations.

Operation de la vertu.

Vitale.

Naturelle.

Animale, & aussi les autres.

Des esprits.

Esprit est la plus subtile substance de nostre corps, qui est instrument prochain des vertus.

Esprit.

Vital.

Animal.

Naturel, duquel a parlé Galien avec doute, toutefois les recens l'ont affermé, & ont adiousté le quart, l'esprit genitif, qui disent estre composé des trois autres, qui est assez raisonnablement dict par eux.

L'esprit vital reside au cœur & arteres, & est faiët de la vaporation du sang & de l'air preelabouré aux poulmons, par la force de la chaleur vitale : puis est diffus

par les membres, pour la conseruation de la chaleur naturelle: car implantée aux membres, ne seroit suffisante pour sa cōseruatiō, si elle n'estoit cōfortee par la chaleur influente, comme il appert par la sectiō des artères de quelque partie.

L'esprit animal est fait du vital, & reside aux ventricules du cerueau, duquel vne grande partie est diffuse és yeux par les nerfs optiques, ou visioires, qui seuls ont cavitē manifeste, & à cause de ce, le sens visif est le plus efficace de tous les sens, & qui de plus loing cognoist son obiet: à ceste cause, ceux qui ont perdu l'usage des yeux, ont les autres vertus du cerueau plus valides, pour la redondance de l'esprit animal, qui n'est absumé à la vision: qui a

fait que aucuns Philosophes se sōt  
volontairement priuez de la veüe,  
pour auoir l'entendement plus  
pur & vif, ce qui est dict de De-  
mocritus. Sur ce propos est meüe  
vne question, qui est, si l'esprit  
animal est porté & transmis par  
les autres nerfs sensitifs & motifs  
substantiellement, ou seulement  
radieusement & par vertu, com-  
me le rayon du soleil est trans-  
mis parmy la verrière, qui est cho-  
se problematique, & qui a raisons  
apparentes pour les deux parties.  
Toutefois il peut estre dict avec  
plus apparente raison, que l'esprit  
animal est porté par les nerfs opti-  
ques substantifiquement, & par  
les autres seulement radieuse-  
ment, & par faculté & vertu: car le  
cerueau qui est membre froid &  
exangue,

à la Chirurgie Dogmatique. 89  
exangue, ne pourroit suffire à faire generation de tant d'esprits qu'il seroit necessaire pour estre distribuez par tous les autres nerfs, ioinct, qu'en iceux n'y a aucune cavité manifeste, cōme aux optiques.  
L'esprit naturel est engendré au foye, & reside en luy, & aux veines, moyennant lequel le foye fait sa sanguification, & autres operations naturelles : & par l'influence de luy, le foye conserue les vertus naturelles, implantees aux membres qui prouiēnent de leur tēperamēt. Parquoy ainsi qu'il y a double chaleur naturelle implantée & influēte, aussi y a il doubles vertus naturelles aux mēbres, desquelles les implantees prouiēnent de leur tēperament, & les influentes du foye. Parquoy quand il

H



est dict selon l'auctorité de Galien,  
qu'il y a aucuns membres qui ont  
propres vertus, par lesquelles ils  
sont gouvernez, ce doit estre en-  
tendu quant à leur vertu naturelle  
implantee.

Des choses appellees annexes des  
choses naturelles.

Annexes sont,

Aage.

Couleur.

Figure.

Sexe.

Ages sont,

Infance.

Pueritie.

Adolescence.

Ieunesse.

Consistence.

Premiere vieillesse, qui est appel-  
lee cruë & verde,

Derniere vieillesse:

Ces aages, qui sont certaine partie de la duration de la vie humaine, peuuent estre reduicts en plus petit nombre que sept: comme pueritie, adolescence, ieunesse, consistance & vieillesse:

Couleur de cause interieure.

De bonne proportion des quatre humeurs, rosee.

D'excès d humeur melancholique, noire ou liuide.

D'abondance de colere, citrine.

D'abondance de phlogme, blanche ou palle.

Figure ou habitude de corps.

Quadrature, De bonne temperature.

Crassitude, D'excès de chaleur & humidité

H ij

Extenuation, De chaleur, &  
siccité.

Obesité ou graisse, De froideur &  
humidité.

Sexe

Masculin, Chaud.

Feminin, Froid.

Hermafrodite, composé des  
deux, auquel l'usage est permis  
du sexe plus apparent.

Outre la chaleur & froideur, qui  
sont cause du sexe, il y a l'industrie  
de nature: car il est possible trou-  
uer quelque femme de plus chau-  
de température que quelque hom-  
me, selon Galien au liure de pul-  
sibus.

Annotation.

Icelle difference de sexe, n'est  
que difference accidentale, & de-  
position des parties: car selon Ga-

à la Chirurgie Dogmatique. 93  
lien au liure de *Vsu partium*, autant  
de parties & telles à la femelle que  
le masle, différentes de seule situa-  
tion, & quelque peu en figure,  
comme par luy est deduit &  
prouué.

Des choses non naturelles.

Choses non naturelles, sont cho-  
ses qui aduiennent au corps exte-  
rieurement: mais ineuitablement  
ayans vertu de conseruer santé, ou  
faire maladie.

Choses non naturelles sont,

L'air qui nous enuironne.

Mouuement & repos.

Boire & manger.

Dormir & veiller.

Inanition & repletion.

Les passions ou accidens de l'a-  
me.

La variété des qualitez de l'air

H iij

prouient des  
Regions. vents.  
Situations de lieux.  
Apparitions ou absconsemens  
de certaines estoilles, qui sont  
cause des mutations notables  
en l'air sous lesquelles sont con-  
tenues les quatre parties de  
l'an.  
Region,  
Intemperee.  
Temperee, cōme le pais d'hip-  
pocrate.  
Region intemperee,  
Chaude comme Lybie.  
Froide comme Scythie,  
France, Germanie.  
Seiche.  
Humide.  
Vent, est vne exhalation de la  
premiere nature chaude & seiche.

à la Chirurgie Dogmatique. 95  
qui a son mouuement par l'air la-  
teralement.

Les vents principaux ou cardi-  
naux sont.

Subsolanus, venant d'orient, qui  
est chaud & sec.

Fauonius, d'occidēt qui est froid  
& humide.

Auster meridional, chaud & hu-  
mide, & putrefactif.

Boreas, septentrional, froid, sec,  
& prohibant putrefaction.

A chacun desdicts vents Ari-  
stote assigne deux collateraux,  
parquoy sont tous en nombre de  
douze. Aucuns les diuisent en  
seize, & les autres en plus grand  
nombre, comme trente deux,  
pour l'usage de la nauigation, qui  
sont nommez par noms des mari-  
niers.



Situation de lieu.

Vers midy.

Vers orient.

Vers occident.

Vers septentrion.

Pres la mer.

Pres les lacs, estâgs, marests,  
riuieres.

Les qualitez de la terre sont.

Pierreuse, Froide & seiche.

Fangeuse, Froide & humide.

Crasse, Chaude & humide.

Argilleuse, Chaude & seiche.

Les quatre parties de l'an sont,

Printemps, Temperé,

Esté, Chaud & sec.

Automne, Sec, & quant à cha-  
leur & froideur, in-  
egal.

Hyuer, Froid & humide.

Il ne faut receuoir l'opinion des  
Almachis

à la Chirurgie Dogmatique. 97  
Almachistes, qui diuisent l'an en  
quatre parties égales, & à chacune  
attribuent trois mois: car le prin-  
temps, selon Galien & Hippocra-  
te au premier liure des Épide-  
mies, n'a deux mois cōplets: mais  
cette speculation si exacte n'appar-  
tient aux chirurgiens.

Des alimens.

Aliment, est chose qui augmen-  
te nourrit & nostre corps.

Aliment.

Euchyme, qui engendre sang  
tempéré.

Cacochyme, qui engendre  
sang, auquel l'un des quatre hu-  
meurs surmonte la proportion  
de la masse sanguinaire tem-  
pérée, & bien proportion-  
née.

Aliment cacochyme.

I

Bilieux.

Phlegmatique.

Melancholique.

Breuvage.

Delatif seulement, eau.

Delatif & nutritif, vin.

Les passions de l'ame.

Ioye.

Tristesse.

Crainte.

Ire.

Anxieté.

La raison pour laquelle les choses dessusdictes sont appellees passions de l'ame, est par ce que par icelle l'ame souffre, & sont principalement & premierement fondées en elle, comme les qualitez corporelles au corps. Et si lesdictes passions font quelque transmutation au corps, ce prouient

à la Chirurgie Dogmatique. 99  
pour la colligance & consentemēt  
mutuel, qui est entre le corps &  
l'ame, comme dit Aristote parlant  
de la Physionomie. Tout ainsi  
que les affections corporelles &  
qui principalement sont fondées  
en la temperature du corps, com-  
me santé, maladie, chaleur, froi-  
deur, induisent l'ame à consente-  
ment, comme il appert en l'hom-  
me eschauffé de mouvement, de  
vin, ou autrement, qui est plus  
prompt à ire, que autrement dispo-  
sé, lequel aussi est vne fois plus mi-  
sericordieux, plus hardy ou crain-  
tif de la mort, ou autres choses que  
l'autre, selon la diuersité des dispo-  
sitions corporelles, & des humeurs  
estans en iceluy.

La nature desdites passions euo-  
que ioye, ameine la chaleur natu-

I ij

relle du cœur à la superficie du corps.

Tristesse & crainte reuoquent la chaleur naturelle interieurement vers le centre du corps, mais en diuerfes manieres: car crainte la reuoque subtilement dedans le cœur, en sorte que aucunes fois par son subtil retour en iceluy, elle suffoque sa chaleur naturele & vertu vitale, dont s'ensuit mort. Mais tristesse reuoque lentement la chaleur interieurement.

Ire, est yne ferueur de sang & esprits vitaux, faicte au cœur, de laquelle l'accessoire est appetit de vengeance. De la connoissance de la nature de ces passions, on peut deduire la raison, pour laquelle les femmes meurent plustost de ioye que les hommes, qui sont de

à la Chirurgie Dogmatique. 101  
cœur viril : car vn homme ayant  
le cœur effeminé, porroit mourir  
de ioye cōme la femme. Vn cœur  
dōcques de nature froide, a moin-  
dre quantité d'esprits que le chaud:  
parquoy quād il est dilaté par el fo-  
ye, ils s'espādent hors de luy, par-  
quoy il est destitué d'iceux, & par  
consequent de sa vertu. Ce qui ne  
peut ainsi aduenir au cœur chaud  
& viril, à raison de la force de la  
vertu vitale, & de l'abondance des  
esprits vitaux. Et par l'opposite,  
tristesse fait plustost mourir l'hom-  
me que la femme : car l'homme a  
le cœur plus chaud, & par tristesse  
la chaleur est reuoquee lente-  
ment dedans iceluy, qui le desse-  
che & eschauffe de chaleur con-  
tre nature. Vray est toute fois que  
excessive tristesse porte incommo-

I iij



dité à la femme. Et si quelquefois  
a diuient deux passîōs cōtraires  
à l'homme tout en vn temps selon  
diuers obiets, en luy aura mouue-  
mens cōtraires d'esprits, & de cha-  
leur: car combien que selon la spe-  
culation de philosophie vniuersel-  
le, il soit impossible qu'une chose  
soit meüe de deux mouuemens cō-  
traires, toutefois parlant medicina-  
lement, il est possible qu'une chose  
ayt deux mouuemens contraires,  
comme prouue Galien au liure de  
*usu partium*: pourquoy en l'homme  
ayant en vn temps passîōs contrai-  
res, les mouuemēs desdites passîōs  
seront confus en vn.

Des choses contre nature.

Choses contre nature sont cho-  
ses contraires à nature.

Choses contre nature sont,

Maladie.

Cause de maladie.

Symptomes ou accident de  
maladie.

Maladie, est vne constitution ou  
disposition contre nature, qui im-  
mediatement fait lésion manife-  
ste aux operations.

Au contraire:

Santé est vne constitution selon  
nature, rendant les actions du  
corps humain parfaites.

Maladie,

Similaire.

Organique.

Commune, qui est solution de  
continuité.

Maladie similaire.

Simple.

Composée.

Maladie similaire simple.

I iiij

Chaude.

Froide.

Seiche, humide.

Maladie similaire composée.

Chaude & humide.

Chaude & seche.

Froide & humide.

Froide & seche.

Item maladie similaire.

Vniuerselle, comme fièvre.

Particuliere, comme froideur  
de l'estomach.

Materielle, qui est avec humeur  
superflu.

Immaterielle, sans humeur su-  
perflu, comme inflammation,  
appellée par Galien seche.

Maladie organique.

En forme.

En magnitude.

En nombre.

En posture.

Maladie en forme.

En figure , comme si ce qui doit estre droit, est fait oblique.

En cavitè, comme si les meats sont constipez ou estoupez.

En asperité & lenité, comme si ce qui selon nature doit estre poly, est raboteux, comme l'artere trachee, qui quelque fois est exasperée par fluxion d'humeurs.

Maladie en nombre.

Abondant.

Defaillant.

Maladie en nombre abondant ou superflu.

1. Du genre des choses naturelles, de laquelle la cause est multitude de bonne matiere, comme quand y a six doigts à la main.

2. Du genre des choses contre nature, comme pierre en la vessie, vers aux intestins, polypus au nez.

Maladie en nombre defaillant.

Par ablation totale d'une partie.

Par ablation non totale.

Maladie en magnitude.

En la premiere formation.

Après le part.

Maladie en magnitude, & en la premiere formation.

Quand la partie ou tout le corps est moindre.

Quand elle ou tout le corps est plus grand qu'il n'appartient.

Maladie en magnitude après le part.

Par croissance excessive, De quelque partie ou de tout le corps.

Maladie en position.

En positure.

En copulation.

Maladie en positure.

Luxation d'articles complete ou incomplete.

Enterocèle. Complete ou incomplete.

Epiplocèle. Complete.

Maladie en copulation.

Par relaxation de ligament, comme en la procidence de la matrice.

Par tension de ligament, comme sous la langue, ce qui vulgairement est dict le filet.

Maladie commune, ou solution de continuité :

En partie similaire.

En partie organique.

Solution de continuité en partie similaire.

En l'os fracture, dictée des



Arabes, algebra.

En la chair, vlcere.

Au nerf, ruption, ou spasma.

Au ligament, apospasma.

Solution de continuité en partie organique, est dictée auulsion.

Des causes.

Cause est à l'estre, de laquelle s'ensuit autre chose: ou selon Galien, cause est vne chose qui à quelque effet peut donner aucune partie de sa generation.

Cause selon les philosophes.

Materielle.

Formelle.

Efficiente.

Finale.

Autre diuision de cause.

1. Procatartique, ou primitive.

2. Antecedente.

3. Concause.

4. Cooperatiue.
5. Coniointe.
6. Par soy.
7. Par accident.
8. Cause, *sine qua non*.
9. Mediate.
10. Immediate.

Cause primitive, est celle qui fait le commencement, puis elle se absente, comme ire, chaleur, froideur, dont seroit prouenuë fièvre.

Cause antecedente, est celle qui est induite de la cause primitive, comme abondance de sang d'aliment copieux.

Cause concause, est celle qui seule peut faire maladie, laquelle toutefois elle fait avec autre cause, comme pierre estant en la vessie, avec vlcere peut faire difficul-

té d'vriner laquelle elle pourroit faire seule.

Cause cooperatiue , est celle qui seule ne peut faire vn effect: mais elle le peut faire aidee d'autre cause, comme debilité de iointure, ne peut faire maladie qu'articulaire seule : mais elle la peut causer avec superfluité d'humeurs.

Cause conioincte , est celle par la presence de laquelle la maladie est, & quand elle est absente la maladie cesse. Cause par soy , dictée en Latin *Causa per se* , est celle qui est ordonnée à quelque effect , & est exprimée , ou nommée par vn nom , denotant la raison par laquelle elle fait son effect : comme chaleur est cause d'eschauffer : & la chose lucide, de produire lumière.

Cause par accident , est celle

à la Chirurgie Dogmatique. III  
qui n'est ordonnée à l'effet qu'elle  
produit, ou qui n'est exprimée par  
un nom portant la raison pour la-  
quelle elle produit son effet, cōme  
froideur eschauffe par accident; &  
chaleur est cause d'esleuer en haut  
une chose aussi par accident, & ce  
proviert par l'intervention d'une  
autre cause: car le froid eschauffe  
en faisant occlusion des pores, qui  
empesche l'issuë de la chaleur, & le  
chaud esleue, par ce qu'il rarifie.  
Aussi quād un effect proviēt d'une  
cause qui n'est ordonnée pour ice-  
luy, elle est cause de luy par acci-  
dēt: cōme faire une fosse pour plā-  
ter un arbre, est cause de l'inuentiō  
d'un thresor. Toutefois quelque-  
fois selō Galien, cause par accidēt,  
est prise pour cause mediate, &  
cause par soy, pour cause imme-  
diate.

Cause immediate, est celle entre laquelle & son effect il n'intervient autre cause.

Cause mediate, à l'opposite.

Des symptomes ou accidens.

Symptome.

Generalement.

Proprement.

Symptome generally, est tout ce qui contre nature aient à nostre corps. Soubs ceste acception, maladie & toutes les choses non naturelles sont contenues soubs symptome.

Symptome proprement ou spécialement, est vne chose contre nature suyuant la maladie, comme rougeur, pulsation, douleur, tension, sont symptomes du phlegmone.

Symptome proprement.

Affection

Affection contre nature.

Action viciee.

Consequent & dependent des  
deux comme retention immo-  
deree d'excremens.

Item symptome.

Necessaire comme fièvre en  
pleuresie le plus souvent auenant,  
comme conuulsion en pointure  
de nerf.

Indiferent, comme tous en fié-  
vre.

Rare comme syncope en fié-  
vre.

Ainsi on peut appeller sympto-  
me de santé, comme bon appetit  
ou bonne couleur.

Annotation.

Combien que symptome pro-  
prement soit affection contre na-  
ture suyuant la maladie, comme

K



l'ombre le corps : toute fois extendant sa signification largement, il est encore double.

De santé, comme bonne couleur, bonne concoction, bon appetit.

De maladie, comme est maintenant predict.

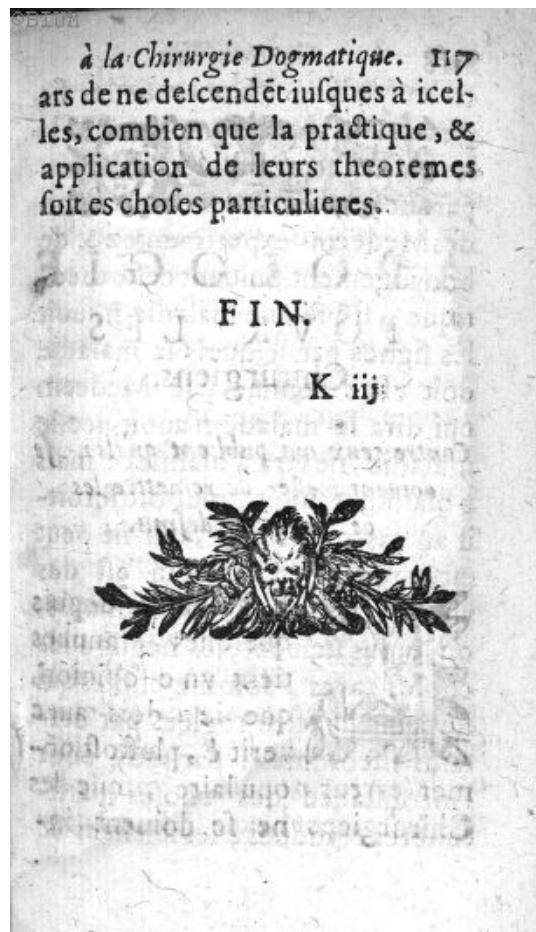
Parquoy selon ceste maniere de parler, aussi que symptome de maladie est vne chose contre nature, suiuant icelle.

Et par ce que le plus souuent les causes sont connues par leurs effets, par la cognoissance que les Logiciens appellent postérieure, & que symptome est effect de maladie, ainsi que maladie est effect de la cause: à ceste raison les symptomes nous induisent à la cognoissance des maladies, &

lors il ne sont seulement appelez  
symptomes, mais signes de mala-  
dies. Parquoy chacune maladie a  
certaine collection, ou concours  
de symptomes, par laquelle elle  
est connue & iugée. Mais il faut  
noter que quand les auteurs ont  
descriit la collection des sympto-  
mes de quelque maladie, ils ont  
descriit lesdicts symptomes d'ice-  
les maladies estans en leur force &  
estat: car quelque fois en leur cõ-  
mencemēt elles n'ont tous lesdicts  
symptomes apparens: parquoy  
Galien compare avec raison les  
plantes aux maladies, & les mede-  
cins aux iardiniers: car comme les  
arbres ou herbes naissans de terre  
n'ont tous les signes qui sont de  
leur description, comme fleur,  
fruiit, semence: aussi les maladies

K ij

en leur naissance n'ont tous les signes qui par apres sont veus en elles en leur accroissement ou estat: parquoy ne sont lors connus, sinon des Medecins experimentez & de bon iugement. Suiuant ceste theorique, si quelque maladie n'auoit les signes par lesquels sa maladie doit estre conuë, le Medecin qui dira le malade n'auoir icelle maladie, ne sera à blasmer: mais si blasme y auoit, plustost seroit-il au cas particulier, qui ne peut estre redigé en art, qui est des choses qui auiennent tousiours, ou le plus souuent, & neglige les choses rares, comme choses qui ne peuvent estre reglees par certains theoremes: parquoy pour l'inconstance des choses particulieres & indues, les sciences &





# APOLOGIE POUR LES Chirurgiens.

*Contre ceux qui publient qu'ils ne se  
doivent mesler de remettre les  
os rompus & desmis.*



Le vulgaire depuis  
quelques années  
tient une opinion,  
que ie dois avec  
vérité, plustost nô-  
mer erreur populaire, que les  
Chirurgiens ne se doivent in-

gerer de remettre les os rompus ou desmis, & qu'il faut renvoyer toute ceste pratique à ceux qu'on appelle renoüeurs, rabilleurs, restaurateurs. Je me suis tousiours moqué de cela, & en plusieurs bonnes compagnies ay souuent fait voir le contraire, fondé sur des raisons assez viues, & sur l'experience ordinaire. Mais ayant recogneu en ce voyage de Sauoye, que j'ay fait avec sa Maiesté, que quelques vns vouloient donner autorité à ceste opinion, & s'en seruir comme d'une loy, la faisant tout doucement glisser parmi les seigneurs de ceste Cour. J'ay pensé qu'il estoit necessaire de faire voir au public, combien sont foibles les fondemens sur



lesquels elle est appuyee. Necessaire (dis-je) pour l'honneur de toute la Chirurgie, & pour ma deffence particuliere. Toute la Chirurgie y a interest, pource qu'on veut oster & eclipser de sa iurisdiction, deux de ses plus belles parties, qui sont les fractures & luxations: parties si nobles, que les plus grands Medecins & les plus celebres auteurs qui ont escrit de la Chirurgie, se sont pleu à l'esclairer & amplifier. Quant à moy, outre ce qui est du general estant du corps, & faisant profession de la Chirurgie, i'y suis poussé par des raisons particulieres: on m'a voulu calomnier & accuser de temerité & d'imprudence, pour avoir en la presence d'un renouëur

osé

osé remettre vne iambe rompue, ie desire qu'un chacun voye que ie le pouuois & deuois faire : & afin qu'on en sache le subiect, ie raconteray fidellement & en peu de mots la verité de ce qui s'est passé.

Sa Majesté ayant le seiziesme du mois de Nouembre, remis le chasteau de Montmeillan en son obeissance, sur l'aduis qu'il eust que le Duc de Sauoye, avec son armee descendoit le mont saint Bernard, se resout de luy aller au deuant, & avec vn temps extremement froid, s'achemine à la Roche, & de là s'en va recognoistre l'armee ennemie, qui estoit logee, & comme retranchée dans vn vallon inaccessible, où ayant sciourné quelque iour, y

L

laissa Monseigneur le Comte de Soissons, avec le sieur de Lesdiguières, & vne bonne partie de son armee, & se resolut de s'en aller à Beaufort, qui est vn autre passage par où l'on pouuoit attaquer l'ennemy, où estoient logez Monseigneur de Montpensier, & Monsieur le Duc d'Espernon, avec l'autre partie de l'armee. Ceste iournee fust fort longue & ennuyeuse à vn chacun, pour l'incommodité du chemin qui estoit fort estroit, & extrêmement glissant, accompagné de precipices effroyables, de sorte qu'on estoit contraint d'aller la pluspart du temps à pied. Or entre autres le Seigneur de Sourdeac, homme assez cogneu en ce Royaume, tant pour le rang

de sa maison, que pour les serui-  
ces signalez qu'il a fait à ceste  
Couronne, & qui est pour ceste  
occasion fort aymé & fauorisé  
de sa Maiesté, voulant suivre de  
pres le Roy, par vn malheur  
cheut sous son cheval, & se rom-  
pit la jambe. On crie de tous co-  
stés au secours, chacun recherche  
& appelle Martel, on le conduit  
avec beaucoup de peine au lo-  
gis. Là se treuuent vn peu apres  
M. Iarret chirurgien du Roy, &  
vn rehoüeur. I'y accours à ce  
bruit, & ayant receu le coman-  
dement de sa Majesté de le pan-  
ser, que m'apporta le Sieur du  
Laurens son Medecin ordinaire,  
ie commence à faire mon appa-  
reil, & dis aux deux autres qu'ils  
coupassent la botte & descou-

L ij

urissent la iambe, le tout estant  
preparé ie m'approche pour re-  
cognoistre la fracture, ie treuve  
que les deux os estoient rompus  
au bas assez pres des chevilles, &  
comme ie me disposai à panser le  
malade & remettre la fracture,  
le renouëur me dit tout haut que  
ie m'oste de là, & que ce n'est  
point mon mestier. Le replique  
que ie le scay & dois faire: &  
apres auoir vn peu contesté à  
mon grand regret, au preiudice  
du malade, & à la veüe de plu-  
sieurs assistans, ie remets fort bien  
la fracture, Sur ceste dispute &  
contention le bruit court par tout  
que j'ay tort, & vient iusques aux  
oreilles de sa Majesté. Voilà la  
verité de ce qui s'est passé. Qu'un  
chacun donc iuge par là, si estant

(i. I

le plus vieux de la compagnie en-  
uoyé de la part du Roy, & en ayât  
eu le cōmandement expres, estant  
depuis tant d'annees experimen-  
té en ceste matiere, ayant guery  
vne infinité de fractures, tant sim-  
ples qu'auéc playe, si dis-ie, ce n'e-  
stoit pas de mon deuoir de remet-  
tre la fracture dudit Seigneur de  
Sourdeac, & cependant plusieurs  
se sont scandalisez de ce qu'un  
renoüeur estant present, j'ay vou-  
lu faire ceste operation, croyans  
qu'il n'appartient qu'aux seuls  
renoüeurs de remettre les os  
rompus ou desmis. Je veux main-  
tenant faire voir à vn chacun  
que les Chirurgiens doiuent &  
peuent aussi bien remettre les  
fractures & luxations que ces ra-  
billeurs.

L iij



La Chirurgie estant vne des plus nobles & belles parties de la Medecine, tant pour la certitude (car les operations sont assurees) que pour auoir esté du temps des Grecs, exercee par les Princes & grands Seigneurs, a vne fort grande estendue, & contient beaucoup plus de choses que le vulgaire ne s'est imaginé. On la diuise ordinairement en cinq parties. La premiere traite des tumeurs que le commun appelle apostemes, qui sont maladies en grandeur & quantité augmentee. La seconde est des playes, qu'on definit solution de continuité recente & sanglante faicte a x parties molles. La troisieme des vlceres, la quatrieme des fractures qui appartiennent aux os, & la derniere des luxa-

tions , quand les os sont hors de leur place & situation naturelle. Puis donc que ces deux parties sont comprises dans l'estendue de la chirurgie , & ont besoin de l'operation manuelle , pourquoy est-ce qu'on les vouldra aujour-d'huy bannir de la iurisdiction du Chirurgien?

C'est vne chose toute asseuree que les plus celebres auteurs qui ont escrit de la chirurgie , ont toujours fait vn traitté particulier des fractures & luxations. Hippocrate en a fait des liures si admirables que j'ay souuent ouy dire à de grands personnages que ce sont les plus parfaicts , & les plus accomplis de tous les siens. Car auât que parler de l'os rompu ou desmis, il fait vne belle description de

L iiii

los, & enseigne quelle est la forme, situation, grandeur, connexion, montrant par là que quiconque se veut mesler de remettre les os, doit auoir vne parfaite cognoissâce de leur nature. Apres cela il explique toutes les differences des fractures & luxations, & en fin il enseigne les moyens de les remettre. Ces liures ont esté trouuez si beaux que Galien qui a esté vne seconde lumiere en la Medecine, les a voulu esclaireir & illustrer de beaux commentaires qui ont esté reueus par Vidus Vidius, & depuis mis en langue François, pour estre publiez parmy tous ceux qui font profession de la chirurgie. Je demanderois volontiers si ces liures sont parti-

culieremēt dediez aux renoüeurs.  
Ne les lit on pas ordinairement  
aux escholes de chirurgie & pour  
quel autre subiect, sinon pour  
leur apprendre la façon de remet-  
tre les os?

Dauantage pourquoy est-ce  
que dans nos cabinets nous te-  
nons des scelets qu'on appelle  
anatomies seches? Pourquoy est  
ce que nos Docteurs prennent  
la peine de nous lire, & interpre-  
ter le liure des os, si ce n'est pour  
nous apprendre les maladies qui  
arriuent aux os, & les moyens de  
les guerir? Galien tout au com-  
mencement du liure des os, a  
fort bien expliqué cela. Il faut  
dit il, que le Medecin ayt vne  
particuliere cognoissance de la  
nature des os, de leur quantité

& qualité, car comment pourra-il remettre vn os en sa place, s'il ne sçait quelle est la situation naturelle? Tout ce qui est en la Medecine (dit il) a pour but ce qui est selon nature. Qui doncques pourra mieux remettre les os, & guerir leurs maladies, que ceux qui ont vne parfaite cognoissance de leur nature, i'entens de leur figure, quantité, substance, situation, connexion, articulation, parties, comme apophyses, epiphyses?

J'adiousteray encore vne autre raison, que si le Chirurgien traite les fractures compliquees avec playe, tumeur, vlcere, il peut à plus forte raison, & avec plus de facilité panser les fractures simples: or est-il qu'aux grands fracats des os qui se font des coups

de pistolets, d'arquebuses & du canon mesme, on n'a recours qu'aux bons Chirugiens. Nous l'avons veu en la personne de Monsieur le Baron de Terme, au siege de la Feire, qui eust vn coup de canon à la iambe, qui luy brisa tous les os. on ne courut point aux renouëurs, on vint à nostre secours, & fust tres-bien pansé par Monsieur Portal, premier Chirurgien du Roy, & par moy avec l'assistance de Messieurs de la Riviere & du Laurens.

Je sçay bien qu'on pourra alleguer que la Chirurgie ayant plusieurs parties, & ne pouvant estre exactement cognüe & pratiquée en toutes, par vn homme seul, il est plus raisonnable de laisser les tumeurs, vicerés &



playes aux Chirurgiens , & les fractures & luxations aux renoüeurs. Ainsi me souuiens auoir leu & ouy dire autrefois que les Chirurgiens & Operateurs estoient distinguez selon la diuersité des parties du corps. Les vns se mesloient seulement de guerir les yeux & estoient nommez oculistes , les autres s'amussoient à refaire les nez , comme encore pour le iourd'huy en Calabre il y en a qui ont ceste seule pratique en vslage , les autres s'adonnaient à tirer la pierre de la vessie , & de ceux là parle le diuin Hippocrate , en son serment solennel , protestant de ne s'en mesler iamais , mais d'en laisser toute la pratique à ceux qu'il appelle experts. Il semble donc

que ceste cognoissance de remettre les os rompus ou desmis, appartient plustost aux artisans particuliers qu'on nomme renoüeurs, qu'aux Chirurgiens qui sont assez empeschez à apprendre les autres parties de la Chirurgie.

Mais ie leur respondray en vn mot qu'il est auourd'huy autant necessaire au bon Chirurgien, de traicter vne fracture, comme de panser vne apostume ou vne playe, ma raison est toute claire. La Chirurgie a esté fort chérie & estimée des Rois & grands Seigneurs, pource qu'elle leur apportoit du soulagement aux bleseurs, & du temps de ce siege tant renommé de Troye, Podalyrius & Machaon, ont esté fort

honorés, pource qu'ils se mesloient de panser les playes, de sorte qu'il semble que la plus noble partie de la Chirurgie, & qui fait plus rechercher le Chirurgien, soit celle qui traite les playes. Or est-il que la plus part des playes & blesseures que nos soldats reçoivent aujourd'huy aux armées, estant faites par des bastons à feu, sont accompagnées de fractions & briseures d'os. Il faut donc que le Chirurgien aye la cognoissance parfaite des fractures, ou bien qu'il mene toujours en croupe & qu'il tienne vn renouëur pendu à sa ceinture, à fin que l'un remette la fracture & l'autre pansé la playe.

Mais qu'est-il de besoin d'alléguer toutes ces raisons, veu que

l'experience ordinaire nous sert  
d'un tesmoignage tres-assuré.  
Combien y a il de Chirurgiens en  
France qui sçauent fort bien re-  
mettre vne fracture, & qui ont  
vne parfaite cognoissance des  
bandages, qui est le point princi-  
pal de ceste pratique. Il ne seroit  
point seant que ie misse moy-mes-  
me en auant vne infinité d'expe-  
riences que i'ay faiçtes sur des bras  
& des iambes rompues sans pla-  
ye, & avec playe, les enuieux peut  
estre n'y adiousteroient point de  
foy. Je me contenteray d'alle-  
guer deux histoires arriuees en  
mesme temps & à la veüe de toute  
la Cour, pour confirmation de  
mon dire. Le sezielsme iour de  
Nouembre le Roy estant party de  
Mont-meillan avec vn temps ex-

trement froid , les chemins  
estans fort glissans, le Baron de la  
Glette lieutenant de la compagnie  
de Monsieur le Duc d'Eguil-  
lon, tomba & se rompit le bras  
tout net, nonobstant cela il ne lais-  
soit pas de suiure sa Maiesté, pour  
l'enuie qu'il auoit de le servir sur  
le bruit qui couroit par tout de  
la bataille, mais sa Maiesté en  
estant aduertie, luy commanda  
de se retirer & de se faire panser:  
on cherche des Chirurgiens par  
tout. Je me rencontray là de bon-  
ne fortune, & pensant prendre  
vn sac de cuir plein de remedes,  
que ie porte ordinairement à l'ar-  
çon de la selle, pour les accidens  
soudains qui peuuent arriuer, ie  
treuve que quelque bon com-  
pagnon l'auoit emporté, croyant  
qu'il

qu'il y eust quelque chose de meilleur. Je ne demeure point pour cela court, ie fais promptement coucher le malade à terre sur des manteaux, ie prends vne vieille seruiette qu'un des siens portoit pour en faire des bandes & des compresses. Je me saisis d'une bouteille de gros vin, qu'un valet portoit, & ayant trempé mes compresses dans ce gros vin ( car d'attendre du vinaigre & de tous ces astringens qu'on a accoustumé d'vser, il n'y auoit point d'apparence estant esloigné de tous secours ) ie pansis fort bien le bras, & n'ayant point d'esclisses ie fis soudain rompre le fourreau d'une espee, & pour le reste des bandes ie me seruy de jarretieres. En fin i'e-

M



fay de telle industrie, & remis si bien ceste fracture qu'il s'en alla à Chambery, sans sentir aucune douleur, & pource que ie luy auois conseillé de faire voir son bras à vn honnestes Chirurgien dudit lieu, il ne manqua pas de le luy monstrer. Ledit Chirurgien luy ayant demandé s'il y sentoit quelque douleur, & ayant sceu du malade qu'il n'en auoit point, fust d'aduis qu'on n'y touchast point: en fin ledit Baron seiourne quelques iours, & voulant s'en aller à Lyon, le Chirurgien fust d'aduis de faire le second appareil. Ayant donc descouvert le bras, & le voyant tout vny, il croyoit qu'il n'y auoit point eu de fracture, & si le Gentilhomme ne l'en eust assuré, il en eust aucunement douté. Voi-

ia comme en pleine campagne, desnué de tous secours & des remedes ordinaires, i'ay fort bien remis ce bras rompu. L'autre histoire est de mesme temps, cest à dire quatre iours apres le Sieur de Sourdeac, s'estant rompu la iambe, comme i'ay desia dit, i'eus commandement de sa Maicsté de l'aller panser. Je la remis fort bien & au bandage, i'y apportay quelque chose de particulier, car ie me mocque de ces rabilleurs ordinaires, qui ayant mis la iambe en vne posture, veulent contraindre le malade de ne la bouger iamais d'un lieu: ie les accommode de façon qu'il leur est loisible de remuer la iambe & la tourner tantost çà, tantost là: & en cela i'apporte beaucoup de soulagement

M ij

au malade. Je m'en ris aussi de ceux  
la qui pensent, quand on a remis  
vne fracture, si le malade sent  
quelques douleurs, que la fractu-  
re n'est pas bien remise : & quoy  
ne voyent-ils pas ordinairement  
qu'une simple cheutte, vne legere  
contusion, si elle se fait aux par-  
ties sensibles, nerveuses & mēbra-  
neuses à accoustumé d'apporter  
de grandes douleurs : pourquoy  
donc là où outre la contusion il y  
a vn fracas des os, ne sentira quel-  
que fois le malade des douleurs  
extremes, encore que la fractu-  
re soit bien remise ? Or pour reue-  
nir à mon propos ayant pansé  
ledit Sieur pour le premier ap-  
pareil, on ne fut pas d'aduis d'y  
toucher que le iour qu'il vou-  
lust partir pour s'en aller. Là se

trouuerent les Sieurs de la Riniere , premier Medecin de sa Maieſté , recogneu par tout ce Royaume pour ſa rare doctrine & ſinguliere experience , & du Laurens Medecin ordinaire , qui par ſes graues diſcours , & par ces beaux eſcrits eſt aſſez cogneu par tout. Leſdits Sieurs diſie , ayans veu la iambe debandee , & voyant l'eſgalité qui y eſtoit , iugerent tres-bien qu'elle auoit eſté bien remiſe , & ne furent pas d'aduuis qu'on oſtaſt le premier deſſenſif , qui eſtoit d'un linge bien deſlié : de ſorte qu'on rebanda là deſſus , & miſt-on l'apreſdinee ledit Sieur de Sourdeac en chemin , qui depuis s'eſt bien porté , & eſpere que dans peu de iours il commencera à marcher.

M iij

Je pourrois mettre en auant  
vne infinité d'autres histoires, &  
telles pratiques que j'ay faites,  
& entre autres de deux qui eurent  
le bras rompu par deux fois, la se-  
conde fracture s'estant faite sur le  
calus qui estoit encore fort mol, &  
tel qu'on l'eust peu couper avec  
le rasoir, il fallut bien apporter de  
l'inuention & de l'artifice extraor-  
dinaire, cependant avec l'aide de  
Dieu ie les guery fort bien. Vn  
chacun donc peut cognoistre par  
ce discours qu'un bon Chirurgien  
qui a la cognoissance de l'Anato-  
mie, doit & peut aussi bien panser  
les maladies des os, que font les  
renouëurs, qui sont bien souuent  
ignorans. Et quand le plus habile  
Chirurgien de France auroit bien  
remis vne fracture, s'ils y mettent

la main, ils treuuent tousiours qu'il  
ya quelque petit osselet qui n'est  
pas bien remis. Je raconteray sur  
ce subiect vne histoire plaisante  
que i'ay veu. Il y a quelques annees  
qu'un Gentilhomme de Norman-  
die tomba de son cheual, & se fit  
vne grande contusion vers les che-  
uilles du pied, sans toutefois qu'il y  
eust ny fracture, ny dislocation:  
ie pansay ce Gentil-homme avec  
tout le soing qu'il me fust possible,  
& ne peus si bien faire, que la dou-  
leur ne le trauaillat vn mois durât,  
quelques vns de ses voisins voyant  
la longueur du mal, luy mettent  
en fantasie qu'il falloit auoir vn re-  
nouëur qui estoit au pais, & que  
l'os deuoit estre rompu ou démis.  
Je fus aduerty du tout par le Gen-  
tilhomme mesme, & apres l'auoir



assure sur mon honneur qu'il n'y  
 auoit point de mal à l'os, ie fus  
 d'aduis qu'on fist venir ce renouleur  
 & pour faire cognoistre la suffi-  
 sance, ie prens l'autre iambe du  
 Gentil homme, ie la bande &  
 mets vn grand emplastre sur la  
 cheuille, luy disant qu'il feignist  
 d'auoir son mal là. Mon homme  
 arriué, desbande la iambe, oste  
 l'emplastre & commēce à secouer  
 la teste, disant qu'il ne s'estonnoit  
 pas s'il auoit de si grandes dou-  
 leurs, veu qu'il y auoit deux petits  
 os qui estoient hors de leur place.  
 Le Gentil-homme le prie d'y ad-  
 uiser bien de pres, d'autant que  
 Martel l'auoit fort assure qu'il  
 n'y auoit rien de démis ny de  
 rompu, il replique que si, en fin  
 l'impatience prend ce Gentil-ho-  
 me &

me & commence à dire à l'autre qu'il estoit vn affronteur, & le fit chasser de là. Voyla comme il y a de l'abus par tout . Je n'entends pas pour tout cecy taxer les habiles renoüeurs , i'en cognois à Paris, à Roüen, & en plusieurs autres lieux de fort experimentez, & ausquels ie m'asseurerois bien. Je ne parle que de ces glorieux & nouveaux venus, qui ne pensent rien de bien fait que ce qui a passé par leurs mains. Et pour conclurre ce discours, ie soustiens contre tous ceux qui m'ont voulu calomnier, que ie n'ay point temerairement ou imprudemment fait de remettre la iambe de Monsieur de Sourdeac, en la presence d'un renoüeur, d'autant que i'estois fort assuré de le pouuoir bien faire,

N

& que la Majesté me l'auoit commandé. Le succès qui est tres-heureux en rend vn assuré tesmoignage.

*Paradoxes tres-Veritables sur  
la pratique de Chirurgie.*

**D**Epuis le temps que ie commence à pratiquer ie confesse auoir fait vne infinité de fautes, pource que ie faisois comme les autres, & me fondois sur ceste vieille erreur qu'il faut suiure le grand chemin des vaches: mais la longue experience m'ayant rendu sage, ie me suis retiré de tout plein d'opinions que la plupart des Chirurgiens tiennēt pour le iourd'huy, & pource que nous ne sommes pas seulement nays pour nous,

ie penſerois faire tort à la poſte-  
rité ſi ie ne leur deſcouurois ce  
qu'en prattiquant, i'ay trouué tres-  
veritable. Je mettray donc quel-  
ques ſentences en auant que i'ap-  
pelle Paradoxes pour eſtre eſloi-  
gnees de l'opinion vulgaire.

*Premier Paradoxe.*

**L**es playes de teſtes ne doi-  
uent eſtre ſi ſouuent deſcou-  
uertes.

*Explication.*

**L**A pratique ordinaire eſt de  
deſcouvrir la fracture qui eſt  
à l'oſ de la teſte auſſitoſt qu'il y en  
a quelque apparence, on fait vne  
grande incision en croix, & deſ-

N ij

couvre on de l'os plus qu'il ne faut. Apres on a accoustumé de descouvrir, c'est à dire de panser vne ou deux fois le iour les playes de teste. Je dis que la fracture simple de la teste se peut guerir sans estre decouverte, & que le moins qu'on peut penser les playes de teste, c'est à dire les montrer à l'air, c'est le meilleur. Ce sont deux points que ie veux prouuer: quant au premier ie dis que comme aux autres os vne simple fente, sans qu'il y ait playe à la chair, se remet par l'aide seule de la nature, aussi aux os de la teste pourueu que rien ne presse la dure mere, la simple fracture se remettra & qu'il ne sert de rien de la decouvrir ny de faire vne incision. Hippo-

crate semble confirmer ceste opinion en son liure des playes de teste, & Vidus Vidius aussi en son commentaire, comme fait aussi vn Medecin Italien nommé Arceus, ie l'ay souuent pratiqué & m'en suis bien trouué. A Roüen vn garçon de la cuisine du Roy, eust vne grande fracture à la teste, tous mes compagnons estoient d'aduis de decouvrir l'os, i'opiniastray seul au contraire, & mis seulement vn bon emplastre sur la teste, que i'y laissay huit iours entiers sans le bouger. Il guerit parfaitement & se porte bien pour le iourd'uy. Quand à l'autre point ie dy qu'il ne faut point si souuent panser les playes, pource que lors que le medecament commence à faire

N iij



son effect tu l'ostes, & puis l'air extérieur offense merueilleusement les os, empesche la suppuration qui est vn ouurage de la seule chaleur naturelle, laquelle tu fais exhiler par ceste si frequente decouverte, empesche la regeneration de la chair, & du callus qui se doit faire.

*Second Paradoxe.*

**L'**Os de la teste descouvert, doit estre le plus promptement couuert qu'il se pourra & ne faut tousiours attendre l'exfoliation.

*Explication.*

**C'**Est vne erreur bien grande d'attendre que l'os s'exfolie, & de le charger de ces gros ronds de charpy qui sont durs comme bois, ie dis qu'il le faut promptement couvrir de sa chair, & que plusieurs blesez meurent, attendant que l'exfoliatiō se fasse: Or i'enseigneray vn moyen prōpt & assuré pour couvrir l'os, il faut prēdre le trepan avec son aiguille & faire plusieurs petits trous qui penetreront iusques au diploe, tu verras incontinent par ces petits trous sortir & renaistre la chair qui recouvrira ton os. I'ay souuent fait ceste pratique, & avec vn heureux succès. Et puis pourquoy, veux-tu

N iij

que l'os s'exfolie tousiours s'il n'est  
gasté & alteré: ce qui l'altere & qui  
le noircit est l'air exterieur, &  
pourquoy le presentes tu si sou-  
uent à l'air? laisse-le, couuert de  
ton medicament, & le couure le  
plus promptement que tu pourras  
de sa chair. S'il est fort noircy &  
comme pourry, i'aduouë qu'il le  
faut oster, pource que le vif & le  
mort qui different en espee ne  
peuuent compatir ensemble: mais  
s'il demeure en sa blancheur esga-  
lité & polissure, comme tu le peux  
faire demeurer, couure le quant &  
quand par l'artifice que ie t'ay en-  
seigné.

*Troisiesme Paradoxe.*

**L**es maladies des yeux qui sont  
en grand nombre, se peu-

uent guerir par vn seul remede qui  
est le cantere appliqué derriere l'o-  
reille.

*Explication.*

**C**En'est pas sans raison qu'an-  
ciennement on auoit desti-  
né des Medetins pour les yeux, &  
qu'auourd'huy cela s'observe en-  
core, on les nomme Oculistes,  
pource que l'œil est subiet à vne  
infinité de maladies qui passent  
bien le nombre de cent. Or la  
pluspart de ces maladies se font  
par defluxion, d'autant que l'œil  
est proche d'une grande source,  
d'une grande glande, i'entens le  
cerueau qui est le siege du froid  
& de l'humide, ayant la substan-  
ce moelleuse, la figure disposée

à recevoir & la situation haute : l'œil d'autre costé est dur , temperemment froid , tout composé en ses principales parties d'eau , de verre , de cristal , de sorte qu'il reçoit aisément la décharge du cerneau : de là viennent les inflammations , les larmes continuelles , les broüillats & nuages qui courent la vue , la confusion & impureté des humeurs. Or ie dis que toutes ces maladies qui ont vne cause antecedente se guerissent par vn seul remede qui est le cautere. Je sçay bien que les anciens , & les modernes ordonnent vne infinité de collyres , eaux , pouldres , vnguens , mais ie suis de l'advis d'un vieux praticien , qu'il faut appliquer tous ces remedes avec le coude.

Le cautere euacue & destourne peu à peu ceste humeur superflue qui se iette sur l'œil, de sorte que ce qui reste à l'œil, qu'on appelle en termes vulgaires, cause conioincte, est facilement dompté par la nature qui est celle (comme dit Hippocrate au second de ses Epidemies) qui guerit les maladies. Or ce cautere se peut appliquer en plusieurs endroits. Il y en a qui l'appliquent au dessus de la teste, vers la conioinction des deux sutures, les autres au derriere, entre la premiere & seconde vertebre: mais moy estant instruit par l'experience & les grandes pratiques que j'ay faictes & fais tous les iours, ie les applique au derriere de l'oreille, à ceste peti-



te cavité qui y est. Le Lecteur ne trouuera point, outre l'experience qu'il pourra faire quand il luy plaira, mes raisons mauuaises. En ceste partie, j'entends au derriere de l'oreille, ou bien pres de la, nature a logé de certaines glandes pour receuoir la descharge du cerueau, le commun les appelle emonctoires, de sorte qu'aux maladies du cerueau nous voyons que la nature fait souuent des crises par ceste voye là, faisant des tumeurs qu'on nomme parotides. Le Medecin doncques qui est ministre de la nature, & qui la doit imiter le plus qu'il peut, doit pour la descharge du cerueau appliquer son cauterre aupres de cest emonctoire. Dauantage il est tout certain que les veines qui vont à l'exte

rieur de l'œil, du front, des temples viennent de la iugulaire externe, laquelle passe par derrière l'oreille, de sorte qu'appliquant le cautere bien pres de ceste veine, tu la descharge, & coupe le chemin à l'humeur qui monte. J'ay veu vne infinité de personnes qu'ôtenoit pour deplorees, qui auoient de grandes taves à l'œil, de chairs superflues qui leur couuroiēt tout l'œil, gueries par ce seul remede, les vniuersels toutesfois ayans precedé, lesquels ie laisse tousiours à messieurs les Medecins.

*Quatriesme Paradoxe.*

**A**Vx playes d'harquebuse, & des bastons à feu, voire aux autres mesmes, il n'est pas bon

d'y mettre tousiours de tentes.

*Explication.*

**L**A pratique ordinaire est de mettre en toute sorte de playe de tentes, pour la tenir ouverte & empescher que la matiere ne se retienne. Mais moy au contraire ie tiens que les tentes seruent plustost d'empeschement, & apportent de grands accidens qui rendent apres les playes plus difficiles à guerir. Premièrement ces grosses & dures tentes, fermans entierement l'orifice de la playe, empeschent que la matiere ne sorte, & qu'il ne se face aucune exhalation des vapeurs pourries, de sorte que la matiere croupissant, fait bien

souuent des sinuosités aux parties  
saines, outre cela il arriue, que ces  
grosses tentes faisant dilatatiō des  
parties bleſſees, qui sont bien plus  
sensibles que les saines, pource  
qu'elles sont despoüillees de leur  
couverture naturelle, qui les def-  
fendoit des iniures externes, ces  
tentes dis-ie causent de grandes  
douleurs, la douleur fait attraction  
des esprits, & des humeurs, les hu-  
meurs arriuant à la partie foible,  
en plus grande quantité qu'il ne  
faut, font vne inflammation, à la-  
quelle suruiuent souuent vne fièvre,  
& en fin la mort. Nous auons veu  
aux guerrrs du Dauphiné, de  
Sauoye, & en Languedoc mes-  
mes, vne secte de Chirurgiens  
qui pansent les bleſſez sans dou-  
leur. I'ay esté curieux de sçauoir

de quel artifice ils vsoient, j'ay  
trouué qu'ils n'ont point d'autre  
finesse que de ne mettre point de  
tentés. Cependant ils se glorifient  
d'estre inuenteurs de ceste nou-  
uelle façon de pratiquer. & tout  
le monde sçait en ceste Cour qu'il  
y a plus de quinze ans que ie crie  
après cela. L'adiousteray aux deux  
premieres raisons ceste troisiè-  
me, que ces grosses & dures ten-  
tes pressant l'artere qui doit battre  
librement, empeschent que l'es-  
prit vital ne reluit pas bien à la par-  
tie, de sorte que la gangrene s'y  
met ordinairement. L'allegueray  
sur ce propos ce que j'ay veu, vn  
Gentil-homme de qualité auquel  
pour auoir voulu trop serrer vne  
veine & artere, qui estoient ou-  
uertes, la gangrene se mit au bras  
&

& mourut. Qu'un chacun donc soit aduisé aux bandages, & aux tentes. Je veux bien cependant aduertir les Chirurgiens, qu'il y a certaines playes, ausquelles les tentes sont nécessaires, comme à celles de la poitrine, j'entends s'il y a quelque partie interne blessée, pource que la matiere s'euacüe plus aisément par l'ouuerture, que par la bouche, & mesmes nous sommes contrains d'ouuir les Empyiques par le costé, pour en sortir le pus: de façon que ie condamne ceste nouvelle secte, qui tient qu'il ne faut iamais mettre de tente.

*Cinquiesme Paradoxe.*

**L**A plus grande partie des playes, se peut guerir par vn

O



simple remede qui est, ou l'eau  
commune, ou l'huile.

*Explication.*

**I**E ne doute point qu'une infinité de Chirurgiens ne trouvent estrange ceste proposition, & qu'ils ne me reprochent ce que iadis on reprochoit à ceux qui vouloient guerir toutes les maladies par vn collyre : mais l'expérience que i'en ay faicte, & la verité qui a plus de force que tout, me contraignent de soustenir ce Paradoxe. Je dis donc que les playes se peuuent guerir par vn simple remede qui est ou l'eau, ou l'huile. Quant à l'eau toute pure, & nullement mixtionnée, ie l'ay il y a quinze ou

seize ans, assez prouué en vn petit discours qui est imprimé sous mon nom, auquel a voulu contredire vn Chirurgien de Vendosme nommé Dionise, lequel pour toute raison n'alle- gue sinon qu'il ne l'a iamais ouy dire ny veu practiquer, comme si nous estions si miserables qu'il ne nous fust pas permis d'in- uenter quelque chose de nou- ueau. Nous sommes, dit le bon Guidon, sur le col du Geant, c'est à dire nous voyons ce que nos peres ont veu, & voyons par dessus eux quelque chose, mais il y a certaines personnes qui ont la ceruelle teincte en escar- late, & quand ils ont vne fois chauffé quelque opinion, il est malaisé de la leur oster. Ils met-

O ij

tent tousiours en auant la coustume, & moy ie croy que c'est vne espece de tyrannie, d'alleguer seulement la coustume, si elle n'est appuyee de quelque raison. Je dis donc encore vne fois, que i'ay traité plusieurs playes avec l'eau seule, & estant aux armées, depourueu de tout autre remede, & en ay veu des succez tres-heureux. D'en dire toutes les raisons, ie n'y suis pas tenu : car combien voyons-nous d'effets desquels la cause est incognüe aux plus grands personnages, & à ceux qui ont employé tout leur aage, à l'estude de Philosophie ? Mais ie pense qu'un des principaux moyens pour hastier la guerison des playes, est de la rendre bien nette : or est-il que l'eau la nettoye, & deterge bien fort.

L'eau par sa froideur empesche  
l'inflammation, tempere l'ardeur  
des humeurs, les repousse ailleurs,  
& sert d'un repercussif: ioint que  
l'eau est vn corps charnu, reünit  
la chaleur, laquelle estant le prin-  
cipal instrument de l'ame, & de la  
nature, haste la suppuration, si elle  
se doit faire, fait la regeneration  
de la chair, & en somme, s'il y a  
quelque chose d'estrange ou d'en-  
nemy, le chasse. Quant à l'huile  
commune, ie croy qu'elle sert,  
pource que c'est vne espeece de  
baulme, qui a de l'amitié à la natu-  
re, & ie tièsque tous remedes qui  
peuvent conseruer la temperatu-  
re de la partie, & fortifier la na-  
ture, font des effects admirables,  
& contraires. Combien voyons  
nous d'emplastres, d'onguens,

O iij

d'eaux qui seruent à des maladies contraires , qui arrestent le sang , & qui prouoquent , qui attirent & repoussent , qui eschauffent & refroidissent ? N'est-ce pas pource qu'ils ont vne température semblable à la nostre , & vne affinité à la nature , de sorte qu'elle se rend en fin maistresse , & encore qu'elle ne soit apprinse de personne , fait toutesfois les choses comme si elle estoit sçauante , & guidée par la raison. Il y a en Languedoc, Dauphiné, & Prouence, vne secte de Chirurgiens , comme j'ay desjà dit , qui guerit toute sorte de playes , avec l'huile seule , & la fucille de chou. Je ne m'oppose point à leur pratique , veu qu'on en voit de beaux effets. Mais ie

les blasme d'une trop grande licence & presumption, pource qu'ils veulent permettre au malade toute sorte de viande, ne luy ostent point le vin, & se moquent des saignées & purgations. Je crois qu'ils font cela pour estre mieux suivis, car les malades naturellement suivent plustost ce qui leur agree & qui paroist estre plus doux.

*Sixiesme Paradoxe.*

**I**L n'est nullement necessaire de sonder si souvent les playes, comme l'on fait.

*Explication.*

**C'**est une coustume en pratiquant, de sonder cent fois



une playe , & s'il y a dix Chirurgiens appelez pour la panser, chacun a son tour , apres avoir gracieusement baissé la sonde , la donnera à son compagnon. Je dis premierement qu'aux playes où tu vois l'entree & la sortie , il ne te sert de rien d'y fouiller avec ta sonde , car si tu es versé en l'Anatomie , tu dois sçavoir quelles parties sont logees dans l'enclos de ta playe , que si la playe ne traaverse, tu te dois contenter d'auoir bien reconnu le fonds sans y retourner si souvent, attendu que par les fondemens que i'ay ietté cy dessus , il n'est point necessaire de mettre tousiours des tentes. l'excepte seulement quand il y a quelque chose d'estrange qu'il faut tirer.

*Septiesme*

## Septiesme Paradoxe.

**C'**Est vne erreur au coupe-  
ment des bras & iambes, de  
r'approcher le cuir & le coudre,  
& de ne vouloir se servir du cau-  
tere.

## Explication.

**I**gnorance pleine de cruauté, de  
r'approcher le cuir d'un membre  
coupé, par le moyen d'une gros-  
se aiguille, & faire quatre grands  
points avec un gros fil bien redou-  
blé. Et quoy, t'estonnes-tu si le  
malade sent des douleurs insup-  
portables, tu as scié ton os qui est  
rude & inégal, tu appuyes la peau  
qui est une partie sensible sur l'os, &

P

fais attrition par ce moyen de toutes ces parties. l'ay veu souvent faire ceste pratique, & l'ay permis à mon grand regret, pour n'estre tenu de mes compagnons homme bigearre, & peu sociable; mais vn iour ie fus contraint de crier, on auoit couppé la iambe à vn capitaine, & auoit on ramené la peau de ceste façon. Ce pauvre homme crioit sans cesse, & sentoit de grandes douleurs, on ley appliquoit des cataplasmes anodins, mais tout cela pour neant. En fin l'impatience me print, & comme on le vouloit penser, ie iette tous ces cataplasmes, & coupe les points d'esguille qu'on auoit fait: en mesme temps la douleur s'appaïsa, & ne sentit plus ces violences. Quant au cauter, ie dy qu'a-

pres auoir couppé vn bras ou vne  
iâbe & sié l'os, il est necessaire de le  
cauteriser tu égales l'os, tu fais l'ex-  
foliation, & entretiens la chaleur  
naturelle de la partie. Au contrai-  
re si tu laisses quelque inégalité  
en l'os, la regeneration de la chair,  
& la cicatrisation ne s'y feront ia-  
mais si bien. Je te donneray vn  
exemple familier pour te faire cō-  
prendre cela. Ceux qui se meslent  
d'anter ou de greffer, après auoir  
sié l'ante avec vn siot qu'ils appel-  
lent, prennent vn ferrement bien  
tranchant, & avec iceloi polissent  
ce qui a esté sié, de peur qu'il ne  
demeure aucune inégalité, car s'il  
demeure en l'ante quelque inega-  
lité, ne t'attends pas qu'elle puisse  
iamaïs prendre: ainsi en pourrons  
nous dire des os.

P ij

*Huictiesme Paradoxe.*

**L**es bras & les iambes doiuent  
estre coupez bien pres des  
iointures.

*Explication.*

**L'**Opinion commune est de  
coupper les membres loin  
des iointures, pource que les pla-  
yes des iointures sont le plus sou-  
uent mortelles. Mais ceste raison  
me semble bien foible, d'autant  
qu'en couppant les ligamens, les  
nerfs, les tendons qui s'inferent  
ordinairement pres des iointures  
pour les mouoir, ie ne fais point  
de playes, ie les coupe du tout  
& oste la continuation qu'ils ont

avec leur principe, de sorte qu'il ne faut point craindre la conuulsion. Galien escrit en plusieurs endroits que si vn nerf ou tendon n'est qu'à moitié coupé, qu'il le faut couper du tout, & que c'est le seul moyen d'empescher les accidens. Pourquoi donc craindras-tu de couper la iambe, ou le bras pres de la ioincture, puis qu'en coupant du tout les tendons, les nerfs, les ligamens, tu euites le danger des conuulsions?

*Neufiesme Paradoxe.*

**L**es bras & les iambes ne doivent estre coupees le iour mesme de la blesseure, si ce n'est qu'elles ne tinssent à rien.

P iij



## Explication.

**I**E n'approuue point ceste pratique de vouloir couper vn membre, le mesme iour de la blesseure, pource que i'en ay veu arriuer de grands inconueniens, & la raison y est toute euidente. Le malade est fort estonné du coup, son imagination fort troublee, les esprits tous esmeus, de sorte qu'il ne peut porter vne si grande operation. I'ayme mieux les laisser reposer vn iour, les preparer avec des remedes cardiaques & les laisser asseurer. Tu me diras que la gangrene s'y pourra mettre. Mais ie t'estimeray bien pauvre Chirurgien, si tu ne la sçais empescher pour vn iour. Pour moy ie n'en vis

iamais arriuer le premier iour  
qu'une fois à un brave & honneste  
Gentil-homme qui estoit au Roy,  
nommé Monsieur Dalen. Il auoit  
esté autrefois blessé d'une harque-  
buzade à la cuisse, qui luy auoit  
emporté une partie des vaisseaux,  
il en guerit, mais la partie devint  
maigre, & comme en atrophie.  
Quelques années apres estant à la  
Haye, il fust blessé en la mesme  
partie, d'un coup qui luy emporta  
le reste des vaisseaux, c'est à dire  
des veines & arteres, de sorte que  
le mesme iour la gangrene s'y  
mist, pource que les esprits qui  
donnent la vie, & conseruent la  
chaleur naturelle de la partie, n'y  
pouuoient estre conduits, leurs  
canaux ayant esté coupez & bri-  
sez.

*Dixiesme Paradoxe.*

**P**our la guerison de la verole,  
il n'est pas bon de tenir les  
malades si enfermez.

*Explication.*

**E**N la guerison de la verole ils  
se commettent vn million  
d'erreurs, que ie ne veux pas à  
present descouvrir. Je remets  
tout cela à vn plus ample & plus  
particulier discours que i'en ay  
fait, où ie monstre & enseigne le  
moyen de bien suer & commo-  
dement, le moyen de baner, cest  
à dire de prouoquer le flux de  
bouche, sans vser de l'argent vif,  
& tout plein d'autres iolies in-

entions. Je me contenteray icy de dire que ceux qui frottent & font suer les verolez, ont grand tort de les mettre dans des cachots, où durant quinze iours ils ne laissent aucun air nouveau. Et quoy ne voyent-ils pas que les sueurs & vapeurs pourries qui sortent du malade, infectent l'air, & que le malade venant à respirer ce mesme air infecte de nouveau son poulmon, & par consequent les esprits naturels, vitaux & animaux qui s'engendrent de l'air respiré? L'ay accoustumé de purifier bien la chambre, d'y faire entrer un air nouveau en ouvrant les fenestres, & de peur que le malade ne sente ceste si soudaine alteration, ie l'enferme seulement dans son liest, & peu à peu l'accoustu-

me à ce changement.

*Onzième Paradoxe.*

**Q** Vand on a opiniō que quel-  
qu'un est infecté de la peste,  
& que tous les signes y paroif-  
sent, si la tumeur ne se presente,  
on la doit & peut faire venir par  
artifice.

*Explication.*

**L**A peste ayant son essence en  
l'infection, & pourriture ma-  
ligne des esprits & des humeurs,  
n'a point de plus singulier reme-  
de que celui qui chasse du de-  
dans en dehors. & loin des par-  
ties nobles ceste infection: C'est  
pourquoy la nature se sentant at-

taquée de ce venin le chasse, & s'en descharge aux parties les plus viles, & plus foibles, qui sont les glandes appellees du vulgaire emunctoires, pource qu'elles seruent d'esgout, & de cloaque aux parties nobles. Le cerueau a son emunctoire, qui est derrière l'oreille. Le cœur l'a au dessous de l'aisselle. Le foye aux aines. Aussi voyons nous que la peste se manifeste à vn de ces trois endroits, par quelque tumeur que le peuple appelle bosse. Or s'il arriue que la nature se treuve empeschée, & qu'elle ne se descharge point en ses glandes, il ne faut point douter, que le venin demeurant au dedàs, ne se rende le maistre. Le Medecin donc qui la doit imiter, & qui doit estre son aide, doit attirer.



ces humeurs, & vapeurs infectees,  
& à la peau, & aux emunctoires: à  
la peau avec vésicatoires & ven-  
touses, aux emunctoires avec des  
cauteres, non point communs,  
mais de ceux qui en peu de temps  
font vne tumeur grosse comme  
vn œuf, & ouurent en mesme  
temps la tumeur: de sorte que ce  
chemin estant tracé à la nature, el-  
le s'esueille & se descharge par là.  
I'ay l'inuention de ces cauteres, &  
les ay fait voir à tout plein de mes  
amis qui ne le vouloient croire. Je  
ten donneray la description avec  
la methode que ie promets, de la  
curation de la verole.

*Douzième Paradoxe.*

**L**Es vnguens qui sont propres pour consumer les carnositez qui s'engendrent dans le canal de l'urine, appelé *Vretra*, ne doivent estre portez par la bougie.

*Explication.*

**P**Lusieurs me blasmeront de vouloir corriger ce qui est de la pratique ordinaire, & qui est approuué par les plus sçauans. Mais ie veux qu'ils sçachent que Dieu m'a fait naistre François, c'est à dire franc & libre, & que ie m'appelle aussi de mon nom François. Je dy donc que de mettre

l'onguent au bout de la bougie, c'est faire bien peu d'effet : car il faut que ce bout passe tout le long de la verge avant qu'il vienne au lieu de la carnosité, de sorte qu'il engresse tout le chemin & s'en rend bien peu au lieu malade. Je te veux donner vne autre inuention, ayes vne firingue qui aye le bec vn peu long & courbe au bout, mets y par le bout l'onguent qui soit de consistance mediocre, & iette le tout doucement, tu le conduiras iusques au lieu de la carnosité, sans toucher aucune autre partie, & garde toy bien d'irriter & chatoüiller par trop ces parties, pource que la gangrene s'y met aysément.

*Trezieme Paradoxe.*

**L**A suppression d'urine vient souvent sans qu'il y aye aucun empeschement au canal, ny au col de la vessie, soit par carnosité, soit par pierre, & lors sucçant par le bout de la sonde l'urine, le malade guerira.

*Explication.*

**I**E n'entreprends pas icy d'apporter toutes les causes de la suppression d'urine, ie laisse ce discours aux Medecins. Je diray seulement, encore que ie ne sois que Chlurgien, & que ie ne sçache point de Grec ny de Latin, que i'ay veu mourir vne infinité

de personnes d'une suppression  
d'urine, qui n'auoient ny pierre  
dans la vescie, ny carnosité, ny  
rien qui bouchat le canal de l'urine. Que si en ce temps la j'eusse  
sceu vn remede que depuis j'ay  
practiqué heureusement, ie croy  
que j'en eusse sauué plusieurs.  
Ceste suppression vient bien sou-  
uent d'une foiblesse, ie ne sçay si  
ie la dois nommer paralysie, ou  
relaxation des fibres transuersales  
de la vescie, de sorte que ces fibres  
qui sont dediees pour l'excretion,  
ne se retirant point comme elles  
doient, sont cause de ceste re-  
tention. Cela arriuant, la vescie se  
remplit, & s'estend, l'urine remon-  
te & regorge dās les veines, suffo-  
que le malade. Le moyen de tirer  
l'urine dehors est de mettre vn ar-  
galié

galie dans la vescie, & puis succer avec la bouche, incontinent l'urine viendra & sortira toute iusques à vne goutte, par cest artifice qui est de mon inuention, tu sauueras le malade.

I'eusse adiousté vne infinité d'autres sentences & belles pratiques que i'ay veües, si le temps & le lieu me l'eussent permis. Excuse donc Lecteur, la rigueur du temps, pource qu'il m'a fallu composer cecy dans les montagnes, & vne infinité d'occupations qui me sont suruenües: & espere que ie te feray bien tost voir chose qui te contentera. I'auoy vn discours chez moy de la pleuresie que ie desiroy il y a long temps de te faite voir. Mais estant esloigné de ma maison, & n'a-

Q



yant pas la memoire assez heureu-  
se pour me resouuenir de beau-  
coup de particularitez , ie le re-  
mettray à vne autre fois. Je diray  
seulement en passant, qu'en ceste  
espece de maladie, Dieu s'est vou-  
lu seruir de moy pour conseruer  
le plus grand & le plus genereux  
Roy que la terre porta iamais:  
C'est ce grand Henry de Bourbon  
que tout le monde admire pour  
les vertus & rares perfections que  
le Ciel luy a liberalement departi,  
que toute l'Europe craint & re-  
doute pour sa valeur, accompa-  
gnee d'un heur extraordinaire,  
que i'attribue non point à la for-  
tune, mais à sa prudence & vigi-  
lance: que toute la France chérit  
& aime, comme estant son libe-  
rateur & conseruateur. Il luy at-

riua l'annee quatre vingts & dix  
à la Motte Freslon, qu'apres auoir  
pris beaucoup de fatigue pour  
secourir vne place qu'on tenoit  
assiegee, appelée la Ganache,  
comme cela luy est ordinaire, il se  
trouua saisi d'vne douleur de co-  
stée avec fièvre continuë, difficul-  
té grande de respirer, en somme  
c'estoit vne vraye pleuresie. Le me  
trouue pour lors seul aupres de  
sa Maiesté ( i'entens sans Mede-  
cin & sans Apotiquaire. ) Le voy  
d'heure à autre augmenter le mal,  
elle m'appelle & me dit, Martel  
ie n'en puis plus, n'attendez point  
les Medecins, ouurez moy le co-  
sté que ie sens plein d'apostume,  
eutirez moy tout à cest'heure du  
sang : i'obeïs promptement à ce  
commandement, & sans atten-

Q ij

dre autre aduis, comme il sem-  
bloit estre necessaire pour la qua-  
lité du malade, ie suiuy ce conseil  
salutaire. Dieu assoura ma main  
tremblante, ie saignay prompte-  
ment sa Maiesté, & tiray la quan-  
tité de sang que ie iugeois raison-  
nable. Lors la respiration se ren-  
dit plus libre, la pleure se suppara  
& ietta l'apostume par la bouche,  
& au septiesme iour qui est le Prin-  
ce & le Roy de tous les critiques,  
arriua vne crise à ce grand Roy,  
par vne sueur vniuerselle qui em-  
porta la fièvre. De sorte qu'il m'ar-  
riua quasi mesme fortune qu'à  
Critobule Chirurgien tres renom-  
mé. Philippe Roy de Macedoine  
pere de ce grand Alexandre, ayant  
esté blessé d'une fiesche pres de  
l'œil, & le fer y estant demeuré, ap-

pella son Chirurgien Critobule, & luy commanda d'oster le fer. Le Chirurgien se trouuant seul craignoit de faire ceste operation : en fin pour soulager son Maistre, tira le fer dextrement, & rendit la santé à son Roy. Tous les Macedoniens le vindrent caresser, Philippe luy fit des honneurs & le retint tousiours pres de sa personne. Pareille chose m'arriua en ceste maladie, ie traictay le Roy par son commandement, & apres la guerison ie fus chery & caressé de tous ses seruiteurs : sa Maiesté depuis m'a fait l'honneur de se seruir de moy en plusieurs occasions. Je prie à Dieu de tout mon cœur qu'il le vueille conseruer longuement pour le repos de cest Estat, qu'il luy augmente ses benedictions,

Q. iij.

qu'il luy donne bien tost pour le comble de son bonheur, & pour le contentement de tout son peuple, vne belle & bonne lignee: & qu'il me fasse la grace de luy pouvoir continuer longuement mon tres-humble seruice.

F I N.





## CONDVITE DU faict de Chirurgie.

### *Des Indications.*

**C**omme i'estois en propos peu apres Noël dernier passé, de ne plus faire leçon publique de Chirurgie, iusques à quelque téps, qui me sembleroit plus commode, afin de vaquer cependant à autres miennes estudes particulieres, cōme les esprits des personnes se recreent & desennuyent de la diuersité des occupations, & aussi qu'il



est raisonnable de laisser quelque-  
fois les affaires d'autrui pour les  
siennes: mes auditeurs, les compa-  
gnons Chirurgiens estudians à  
Tours, honnestes ieunes hom-  
mes, pleins de desir d'apprendre,  
me sont venus prier de ne les abā-  
donner du tout, ains leur conti-  
nuer la lecture encore pour cest  
an. Enquoy voyant leur affection  
tant bonne, ay consenty, ce que ne  
leur ay peu refuser honnestement.  
Car nous ne devons pas estre tant  
auaritieux de nostre profit, que la  
raison n'emporte de nous, que de-  
uions relaschier aueune fois quel-  
que chose de nos affaires, pour  
estre attentifs au profit d'autrui,  
s'il est ainsi que Dieu mesme le cō-  
mande, & nous monstre & ensei-  
gne que nous ne sommes pas du  
tout

tout nais pour nous mesmes. Et  
 pource leur ay promis de conti-  
 nuer de leur lire, non seulement  
 cest an, ains tousiours tât que l'op-  
 portunité & la commodité de ce  
 faire ne me sera ostee, ce que dau-  
 tant plus volontiers ie fay, que i'y  
 pren plaisir, non seulement pour-  
 ce que ie voy qu'ils ont bon cou-  
 rage, mais aussi pource qu'ils ont  
 vne certaine façon gentille entre  
 eux, & quasi comme vne petite  
 police, laquelle i'enten que les au-  
 tres compagnons Chirurgiens ob-  
 seruent és autres bonnes villes de  
 France, elisant vn d'entre eux pour  
 leur superieur, qu'ils appellent Ab-  
 bé, auquel ils donnent vn lieute-  
 nant, faisans leurs conseillers d'au-  
 tres : constituans quelque autre  
 pour receueur & procureur de

R

leur communauté, établissans autres offices & certaines loix, pour regler les compagnons, les contraindre à l'estude, & entretenir en leurs devoirs. Et desia estois sur la derniere lecture de cest huiet, & sur le terme de me reposer, quand à la priere susdite ils ont adiousté ceste-cy, que ie fusse content reduire par escrit, avant que les laisser aller sur ma promesse, la maniere de demander & respondre de la cure des vlcères, comme i'ay accoustumé de les instruire, en leur lisant le traité de la mesme matiere, contenu és troisieme & quatrieme liures de la methode curatiue de Claude Galien : estimans par ce moyen que ie ferois vn grand auantage à eux & aux autres compagnons estudians, pour

sçauoit bien examiner ceux qui voudront à l'aduenir commencer de practiquer ladite cure des vlcères. Ce que i'ay trouué fort bon: aussi pource que ce traité est la meilleure partie de la Chirurgie: & veritablement ie l'ay reduit en forme de demandes & responses, ainsi qu'ils m'ont demandé: & ay introduit l'un d'entre eux, comme celui qui m'a semblé plus sçauant, & desia exercié en cest art, deuisant avec moy de ceste matiere: & le commencement de nostre deuis est tel. A. Nous auons bonne enuie, seigneur docteur, d'entendre encore vne fois de vous, par maniere de repetition, tout ce que vous nous auez monstré ces deux mois derniers passez, de la conduite de la cure des vlcères, en nous

R. ij

lisant les troisieme & quatrieme  
liures que Cl. Galien a composez  
de la methode qu'il faut suivre à  
guarir les maladies : & voulons  
bien vous prier de nous faire tant  
de bien, si vous auez loisir, & il ne  
vous ennuye. D. Compagnon &  
amy, y'a il chose, qui me donne  
plus de contentement, que de voir  
apprendre quelque bonne chose  
de moy ceux qui m'ont euen pour  
leur maistrice, mesmement en l'e-  
stat & exercice qui m'est commun  
auec eux? Or ay-ie quelque peu  
de loisir, encore en ce temps-cy,  
que les matinees me sont donnees  
pour vaquer aux estudes des let-  
tres: & la visite ordinaire des ma-  
lades ne m'a osté la commodité  
de ce faire à icelle heure : & enco-  
re excepté ladite visite, il n'y a

heure du iour'en laquelle ie ne  
voulusse mettre mes plus grandes  
occupations derriere ceste vostre  
affection tant honneste. A. Vous,  
ne trouuerez donc pas mauvais  
que comme vous auez accoustu-  
mé de nous interroger sur les le-  
çons que nous auez faites; sembla-  
blement à mon tour ie vous inter-  
roge des mesmes choses, par ma-  
niere d'essayer si j'auray bien rete-  
nu ce que nous auez monstre, & si  
i'ay esté bon disciple. D. Vrai-  
ment ie le trouueray bon ainfi, &  
me plaist fort bien. Car par ce mo-  
yen ie cognoistray que n'aez riē  
oublié de ce qu'aez appris, &  
vous entendrez par ordre ce que  
demandez. A. Vous nous auez  
enseigné, comme Galien, apres  
auoir és deux premiers liures de

R iij



la methode de guarir les maladies, declaré sommairement quelle doit proceder par indication, disputant brauement contre les Empiriques, & tous ceux qui guarissent à l'aduenture, incontinent est venu au troisieme à declarer particulièrement par quelles indications ladite methode doit estre conduite: auquel il dispute fort & ferme contre les medecins de la secte d'un nommé Thessalus, lesquels n'ont suivi en la cure de toutes maladies, qu'une indication vniuerselle prise de l'essence de la maladie: & pour les confuter, a prins au commencement l'exemple de la cure des vlceres, en laquelle selon leur diuersité a montré estre besoin de prendre plusieurs & diuerses indications. Et

pource que de là vous avez commencé de nous faire leçon de Chirurgie, il m'a semblé que ie vous doy demander premièrement, qu'est-ce que Chirurgie, quelle partie elle est de médecine, puis venir à enquerir des indications, tant en general qu'en especial, de la cure des vlcères, suivant toutes les autres choses qui vont après par ordre, selon que nous aués appris de vous. Qu'est-ce doncque Chirurgie ? D. C'est vn'art & habilité de guarir, ditte en Grec Therapeutique, acquise par science & vltage, laquelle guarit les bosses & enleueures outre-naturelles, les playes & vlcères, les froissures & brissemens des os, les dislocations & desiointures desdits os. Car en ces quatre gen-

R. iij

res de maladie, & non outre, s'e-  
tend le fait du Chirurgien. A.  
Quantes parties sont de medeci-  
ne? D. Cinq. A. Quelles? D. La  
premiere est nommee des Grecs  
Physiologie, laquelle explique les  
choſes naturelles de l'homme, &  
les choſes appartenantes à l'entre-  
tenement de la nature d'iceluy: la  
ſeconde est dite Pathologie, &  
Ætiologie, c'eſt à dire, qui traite  
les genres des maladies & les cau-  
ſes d'icelles: la troiſieſme est ap-  
pellee Semiologie, laquelle par  
certains ſignes les fait cognoiſtre:  
la quatrieſme s'appelle Prognosti-  
que, laquelle deuine les euene-  
mens des maladies, & ce qu'on en  
peut eſperer ou craindre: la cin-  
quieſme & derniere ſe nomme  
Therapeutique, c'eſt à dire, cura-

tiue, laquelle enseigne les moyens de remedier aux maladies, & ce qu'il faut faire pour les guerir. En toutes ces parties doit s'exercer le Chirurgien, & les auoir deuant les yeux en la cure de chaque maladie. A. Combien y a-il de parties de la Therapeutique? D. Trois: Pharmacie, qui traite des medecines: Chirurgie, des operations manuelles: Diete, du regime. A. Comment se doit traiter la Therapeutique? D. Par methode. A. Qu'est-ce que vous appelez methode? D. C'est comme vne conduite & voye seure pour paruenir à quelque intention: & à la verité, c'est (dit Galien) tout ce qui est contraire à experience. A. Y a il plusieurs especes de methode, & qui sont elles? D. Au-

cunes sont propres à traiter les sciences, & sont departies en trois genres, sçauoir, quand on traite lesdites sciences par voye, ou de composition, dire en Grec Synthetique, en allant de simple à composé, ou de dissolution, appelée des Grecs Analytique, contraire à la precedente, ou de diuision & definition, que lon nomme Horistique en Grec: lesquels genres de methode Galien a compris en vn petit liure, quil a escrit de lordonnance & establissement de lart de medecine. Les autres especes de methode appartiennent à toutes choses & affaires, qui sont au maniment des hommes: comme on pourroit dire la methode & conduite de bastir & approprier vn logis, la methode &

conduite du labourage, la methode & conduite du fait de marchandise, de la guerre ou d'autre chose.

A. Quelle est la methode Therapeutique & voye seure de guarir?

D. Celle qui conduit & guide par indications.

A. Que vaut à dire

Indication, qu'est-ce?

D. Les medecins vsent de ce mot, qui est propre à eux, & hors de l'vsage commun du vulgaire.

Car il faut conceder à chacun estat & me-

llier certaine façon de parler, qui n'est pas commune aux autres.

Les fauconniers ont certain langage,

qui leur est propre: aussi ont les

mariniers, les laboureurs, les sou-

dats, les artisans, pareillement les

Philosophes & gens de lettres

parlent de leurs sciences en autres termes que le commun peuple.



Ainsi nous appellons Indication en medecine, comme vne enseigne que le medecin se met deuant les yeux, pour aduiser quel remede il doit prendre pour guarir ou preseruer la personne : tout ainsi comme les enseignes des hostelleries montrent qu'on y loge les hostes, ou qu'il y a du vin à vendre, & les boites ou bassins pendus aux boutiques des barbiers & chirurgiens donnent à entendre, que leans on fait la barbe, ou guarit les playes.

A. Comment guide par indications la methode de guarir ? D. En deux manieres, sçauoir, par le moyen de les trouuer, & par le moyen de s'en aider.

A. Qui est le moyen de les trouuer & s'adresser deuant les yeux?

D. La science & industrie de bien  
departir & diuifer. A. Suyuant  
donc cest art de diuision, de qua-  
tes especes d'indications s'aide le  
medecin à trouuer les moyens de  
guarir: D. On les peut diuifer &  
separer en deux manieres: mais la  
plus commune est de trois es-  
peces, en diuisant chacune d'i-  
celles en plusieurs particulieres.  
La premiere est des choses natu-  
relles: la seconde, des choses non  
naturelles, c'est à dire, hors de  
l'essence naturelle del'homme: la  
tierce, est des choses contre natu-  
re, iacoit que Galien reduise les  
deux premiers en vne, au chap.  
viij du troisieme liure de sa me-  
thode. A. Que nous indiquent &  
enseignent les choses naturelles?  
D. Qu'elles doiuent estre conser-

nees par leur semblable : & de ce genre l'indication est appelée Conseruative , combiē qu'elle serue à la cure. A. A quel scope & intention s'adressent les indications des choses non naturelles , c'est à dire , qui autrement sont naturelles , mais hors de la substance de l'homme ? D. Elles se rapportent quasi aux indications des choses naturelles d'iceluy , & nous indiquent presque mesme fin. A. Que nous est indiqué & signifié par les choses contre nature ? D. Qu'elles doiuent estre ostées ou prohibées par leur contraire. Et telles indications sont de deux genres. Car si elles sont prises des causes extérieures & primitives nō permanentes , pource qu'elles nous admonestent de nous preseruer , sont dites

de Galien preseruatues, au chapitre troisieme du liure quatriesme de sa methode. Combiẽ que ledit docteur n'ose les appeller proprement indications. Mais si elles sõt prinſes de l'essence de la maladie, ou des causes interieures, tant antecedentes que coniointes d'icelle, sõt veritablement & proprement nommees curatiues, A. Combien & qui sõt les especes des Indications prinſes des choses naturelles, que vous appelez conseruatues? D. Elles sõt plusieurs. Les vnes regardent à la force & vertu de la persõne : pour laquelle conseruer biẽ souuẽt faut laisser la cure principale. Les autres ont la veüe à la tẽperature & cõplexiõ naturelle du corps, de laquelle icelles prẽnẽt le nom, faisant considerer si le corps

208      *Conduite du faict*  
est chaud, ou froid, ou sec, ou hu-  
mide simplement: ou s'il est chaud  
& humide tout ensēble, ou chaud  
& sec, ou froid & humide, ou froid  
& sec: dauantage s'il est choléri-  
que, ou melancholique, ou fleg-  
matique, ou sanguin. Aucunes ap-  
partiennent à son habitude, en re-  
gardant s'il est delicat, mince, de  
petite corpulence, ou robuste,  
charnu, & quarré. Aucunes sont  
propres de la nature & comple-  
xion de la partie où est le mal, de  
laquelle partie on tire plusieurs  
aduis & indications: comme de sa  
substance, si elle est similaire ou  
organique (ces mots sont propres  
de l'art de medecine.) De la simi-  
laire on regarde si elle est chaude,  
froide, seiche, humide: ou chau-  
de & seiche, chaude & humide,  
froide

froide & seiche, froide & humide, & si elle est molle comme la chair, dure comme l'os, moyenne comme le nerf. De l'organique, si elle est principale & noble, ou seruant & moins noble, ou non noble du tout. Rareillemēt on prend indication de son habitude, ou pour mieux dire comme Aristote, de sa puissance ou impuissance naturelle: comme du sentiment agu & delicat, ou hebeté & lourd, ainsi que Galien escrit en sa methode au liure quatriesme, chapitre septiesme. Item de son essence & composition, c'est à sçauoir, de sa forme, figure, magnitude, nombre de ses parties, de sa colligance, & semblablement de sa situation, finalement de son action & vsage. Car de toutes

S



ces choses se doiuent prendre indications en la cure du mal, qui aduiēt en ladite partie, pour la conseruer en son naturel, luy ostant ce qui est contre naturel. On pourroit cōprendre en ce premier genre d'indicatiōs celle qui est prinse du sexe, pource que c'est vne chose presque naturelle. H. Combien sont, & quelles les indications des choses non naturelles, & qui sont hors de la substāce de la personne? D. Elles sont pareillement de plusieurs especes. Car les vnes sont dites de l'aage, qui est vne chose s'approchant aux naturelles: autres portent le nom des choses qui sont durtout hors la nature de l'hōme, c'est à sçauoir, de l'air, tant ce-luy de la natiuité & au pais, que ce-luy de la demeure & qui est habi-

2

tué de la personne : semblablement de la saison de l'année gardant sa température : aussi de l'éducation & accoustumance. Desquelles choses, ainsi comme si elles estoient naturelles, c'est à dire, de la substance naturelle du corps de la personne, l'intention & le but est de les conserver, & ne donner à la personne chose à elles contraire. A. S'ensuit-il par cela que lesdites indications des choses susdites, tant naturelles que presque naturelles, & celles qui sont hors de la nature & essence de l'homme, ne tendent à autre fin, si non à conserver icelles par leurs semblables ? D. Il ne s'ensuit pas, car elles sont aussi considérées & prises en intention de sçavoir & aduiser, si on peut user de mesmes medicamens & mesmes

S ij

moyens de guarir vne mesme maladie en la diuersité & difference des choses susdites. Par ainsi doctrines elles sont aussi nommees curatiues. Car elles nous font entendre & distinguer la diuersité de la cure d'un mesme genre de maladie en diuers respects, & selon la difference des complexions des corps, des parties du corps, de l'aage, de l'accoustumance, de la saison & des autres choses susdites, desquelles elles sont indications & enseignes : & nous donnent à penser outre cela qu'il aduient aucunes fois que la maladie mesme, non seulement n'est guarissable en toutes complexions de personnes, en tout sexe, en toutes parties, en tous aages, en toutes saisons, en tous airs, en toutes cou-

stumes & façons de viure : mais aussi ou elle seroit guarissable , ne seroit par mesmes moyens. Car à la verité ils sont aucunes parties & aucunes personnes , aucuns airs, & aucunes saisons ou dispositions de temps , ou vne mesme maladie n'est guarissable , & és autres se peut guarir. A. Cela croy ie bien. Car i'ay souuent ouy dire que l'ulcere des poulmons , ou de la partie nerueuse du diaphragme , ou du dedans de la vescie , ne se peut guarir , ne le chancre vlcéré du polype qui est au nez , pour le regard de la partie , & n'y a pas remede à la gale Neapolitaine inueterée en vn homme melancholique , pour le regard de sa complexion : & vaut tant l'indication prise du regard de la region & d'un

S iij

pays, que plusieurs dient qu'une  
faite en la teste au ferein de Naples  
ou de Rome, malaisément se gua-  
rit. Que diray-je de l'age, que  
beaucoup de maladies ne se gua-  
rissent és vieux, qui sont guarissa-  
bles és ieunes gēs? D. Il est ainsi: &  
le diuin Hippocrates escrit assez  
de choses seblables, quād il dit au  
liure sixiesme, Aphorisme sixies-  
me, que la frenesie au dessous de  
quarante ans ne se guarit point: &  
au liure second, Aphorisme deu-  
xiesme, les longues maladies de  
vieillesse, & le mal des reins, & de  
de la vescie, l'enrouëure, la toux, la  
courte halene, & plusieurs autres  
maladies de vieilles gens, les accō-  
pignent à la mort: & quant à l'en-  
droit des parties, les chancres oc-  
cultes ne se guarissent, sinō à grāde

peine, ou plustost nullement: quāt  
à la saison, il est assez clair, que la  
fieure quarte enracinee, ne se gua-  
rit point en hyuer, & bien peu la  
quotidiane: & ainsi on peut iuger  
des autres indications. A. Mais  
de celles qui sont guarissables, non  
toute fois par mesmes moyens, ie  
desireroys cela estre esclarcy, &  
par les menus, & à la verité ie  
l'entendray mieux, si ie vous in-  
terroge en ceste maniere: Voicy  
vn homme de complexion froide  
& seiche & melancholique, atte-  
nué, de petite corpulence, ac-  
coustumé & nourry és estudes,  
demourant és lieux solitaires, en  
pays froid & mal sain, en mai-  
son obscure & mal plaisante, vsant  
de gros regime, lequel a la fieure  
tierce en hyuer, ou vn vlcere



avec flegmon aux yeux , ou bien quelque autre maladie vniuerselle ou particuliere. Voicy vn autre homme d'autre aage, d'autre complexion naturelle, d'autre corpulence & habitude de corps, d'autre accoustumance, d'autre regime, d'autre demeure, ayant la mesme maladie, ou en tout le corps, ou en la mesme partie, mais en autre temps: ladite maladie est elle guarissable par mesmes moyens, en l'vn comme en l'autre?

D. Non. Car il y a grande difference en toutes indications, tant des choses naturelles que non naturelles. A. Or ne mettons pas tant de differences ensemble, n'en prenons qu'une en chacun exemple, & posons le cas, que toutes les autres choses sont semblables

&

& s'accordent. Voicy vn homme & vne femme, qui ont vne mesme maladie vniuerselle, comme la fièvre, ou vne autre particuliere: fera elle guarie en l'vn comme en l'autre? D. Non: par ce qu'ils sont de diuerse temperature, à cause du sexe. A. En vn corps mol & delicat ou mince, & de rare texture, la maladie est elle guarissable par mesmes remedes, qu'en vn corps dur, robuste & charnu? D. Non: car autant de difference d'habitudes de corps, autant de medecines differentes. A. Vne fièvre de mesme espee, ou vn ulcere, ou vn autre mal se guarit il en vn flegmatique, comme en vn cholérique, en vn corps sec, comme en vn de temperature humide? D. Il n'est possible. Car telle

T

est l'indication prinse de la complexion de la personne, qu'autant qu'ils sont de cõplexions du corps différentes, autant de remedes differens. A. Parlons de la difference des parties. Deux hommes se trouuent de mesme complexiõ de corps, & qui se ressemblient au reste, ayans vn mesme genre de maladie en diuerses parties: est elle à guarir en l'vn comme en l'autre? D. Vous pouuez penser que non, quand elle seroit encore en vn mesme homme seul. Car autant de parties, autāt de remedes propres à icelles: & autāt que sont de choses à considerer, tant en partie similaire, que organique, autant sont d'indications d'icelles, & par consequent autant de medicamẽs à elles conuenables. Car l'ylcere

des yeux ne se guarit comme celuy des oreilles: le flegmon en la gorge ne se guarit comme en vne autre partie: on ne fait repercuſſion d'iceluy au commencement aupres de la partie noble, comme au loin d'elle. la ſolution de continuité ne se guarit en partie nerveuſe, comme en partie charnuë, en partie ſeiche, comme en partie humide. A. Que dirons nous de l'indication de la ſaiſon? Il ſe trouue vne meſme maladie en meſmes parties, ou en meſmes complexions de perſonnes, mais en diuerſes ſaiſons, ou en diuers temps, ſe guarira elle en vne meſme façon & par meſmes medica- mens? D. Il ne ſe peut faire. Car chacune ſaiſon ou diſpoſition du temps requiert ſon medica-

T ij

ment different à l'autre. La medecine ne se donne és iours caniculaires telle comme en hyuer. Les medecines fortes se donnent en esté par le bas plustost que par le haut. La dicte ne se fait en hyuer comme au printemps. Le flegme ne se guarit en esté comme en hyuer, ne la fièvre tierce en hyuer comme en esté. A. Il faut donc ainsi dire de l'air naturel ou autre. Si quelqu'un se trouue malade en vn autre air, que de son pays ou de sa demeure ordinaire, ne se pourra guarir par mesmes moyens, prenant indication de la difference des airs. D. Il est vray. Car autant d'airs, autant de moyens de guarir. A. L'indication de l'estat, coustume & façon de viure ne porte elle aussi beaucoup de

différences de l'usage des reme-  
des? D. Pourquoi non? Jamais ie  
ne diray qu'une mesme maladie  
fera médicamentee d'une façon,  
en vn homme de longue robe,  
comme en vn de robe courte: en  
vn homme de ville, comme en vn  
homme des champs, ou vn char-  
tier, ou vn marinier, ou vn sol-  
dat: en vn qui a accoustumé le  
froid, comme en celuy qui a ac-  
coustumé le chaud: en vn qui a  
toujours beu du vin, comme en  
celuy qui n'en beut iamais, encore  
qu'ils fussent de mesme aage, &  
eussent mesmes maladies en vn  
mesme temps, ne differens de rien  
en autres choses. A. Que faut-il  
dire de ceux qui different d'aage,  
& ont vne mesme maladie? Vn  
ieune enfant de mesme ville (pose

T iij



le cas encore qu'il soit semblable de toutes choses, tant naturelles que non naturelles, à vn homme qui sera d'autre aage, iacoit que toutes ces semblances ne peuuent estre) toutefois par maniere d'exemple aura semblable maladie, voire en vne mesme partie du corps: sera elle guarie par mesmes medicamens en l'vn, comme en l'autre: D. Il n'est possible: parce qu'il est besoin d'autant de medicamens que d'indications, & chacun aage porte la sienne. Et toutefois peut aduenir vne chose, qui semblera estrange, & qui est fort subtile, que pour raison de la difference de l'aage, les complexions contraires tant du corps que de la partie malade, se rapporteront quasi à vne complexion sem-

blable, & s'accorderont à vn mesme moyen de guarir. Comme voicy vn homme vieil, chaud & humide du corps, qui a vn vlcere caue, en vne partie de mesme cõplexion : & voicy tout au cõtraire, vn enfant de qui le corps est froid & sec, ayant en partie de mesme complexion, vn tel mal que l'autre : vous me demanderez, faudra il appliquer mesme medicament à tous deux ? A quoy ie respondray possible estre que ouy. Attendu que la chaleur & humidité de l'vn, pour le regard de sa vieillesse, ne seront en rien differentes des qualitez de l'autre, à cause de sa ieunesse, estant croyable que les qualitez du ieune homme ne seront trouuees tant froi-

T iij

des & seiches, qu'elles ne soient  
autant chaudes & humides, que  
celles du vieil homme, qui est de  
cōplexion chaude & humide. A.  
Or reuenons au tiers genre des in-  
dications, que vous avez propo-  
sé cy deuant, qui est de celles que  
vous avez nommées curatiues, les-  
quelles sont prinſes des choses cō-  
tre nature : combien sont elles, &  
qui? D. Les vnes sont produites  
de l'essence de la maladie, soit  
qu'elle est homogenee & simple,  
soit qu'elle est heterogenee &  
composee : les autres sont tirees  
des causes d'icelle, tant antece-  
dentes que coniointes : les autres  
des symptomes & accidens, qui  
accompagnent ladite maladie.  
Toutes lesquelles indicatiōs nous  
signifient l'intention de la cure de-

voir estre accomplie par usurpation de choses, à la maladie, aux causes & accidens d'icelle opposites & contraires. A. Or vous avez exposé l'une des manieres de diuiser les indications, laquelle vous avez dit estre la plus commune & la plus vsitee des medecins: i'atten maintenant, que vous exposez la seconde. D. La vraye & plus gentille diuision des indications qui soit, ie pense que ie suis le premier des medecins, qui l'ay reduite en la forme de la diuision des argumens, selon Aristote & Marc Tulle: laquelle i'ay suiue en vn traité que i'ay composé & intitulé *Topicorum seu de inuentione remedii*: & vient à point maintenant de l'approprier au present propos des indications

curatiues des vlcères. Car il y a grand'approche des argumens aux indications. Or tout ainsi comme les susdits. Philosophes diuisent les argumens, & les distribuent par certains lieux, en tirant les vns du dedans de la chose dont est question, lesquels ils appellent en Grec *Emphyta*, en Latin *In-fita*, c'est à dire, inserez & entez en la substance de ladite chose: les autres de dehors, que les Grecs appellent *Ta exothen*, ou *Exoterica*, Cicero les nomme *Assumpta & ducta extrinsecus*, c'est à dire, qui sont hors de l'essence de la chose proposée: en semblable maniere ie diuise les indications, qui sont comme argumens & raisons de la cure d'une maladie, en prenant aucunes

d'icelles du dedans de la chose  
mesme, c'est à dire, de l'essence de  
la maladie, & les autres de de-  
hors de ladite maladie. A. Qui  
sont celles de dedans ? D. Elles  
sont de deux especes. La premie-  
re est propre du nom & de la de-  
finition de la maladie : laquelle  
espece est generale & commune  
de toute la cure de ladite maladie :  
la seconde des differences & acci-  
dēs tāt inseparables que separables  
d'icelle, laquelle espece est propre  
& particuliere de ladite cure. Cel-  
les de la premiere espece sont uni-  
uerselles, & ne limitent point, ny  
enseignent le moyen ne la possi-  
bilité, si aucune y a, de paruenir  
à l'intention de la cure : comme  
quand ie propose, que la maladie  
est vn vlcere, sans adiouster les



différences d'iceluy, la vraye & propre intention, qui est signifiée par ladite vniuerselle & premiere indication d'iceluy vlcere, c'est qu'il le faut dessecher & vnr par médicament desiccatif & glutinatif: mais ladite indication ne limite point le moyen ne la possibilité, comment par ledit médicament on paruienne à ceste intention. Celles qui sont de la seconde espece, & que j'ay dit estre particulieres, limitent & specifient, non seulement ladite maladie, mais aussi le médicament propre pour la guarir, presupposant qu'elle soit guarissable: comme sont les indications prises de la longueur, largeur, profondeur de l'vlcere, de sa figure, de sa situation droite ou oblique, haute ou basse, de son

égalité ou inégalité, de son apparence ou couverture, & de certaines autres propres différences dudit ulcere, & comme font aussi les indications qui sont prises des causes antécédentes ou coniointes d'une maladie ou des symptômes d'icelle : & entre autres, celles desquels Hippocrates, ainsi que Galien dit, est le premier inventeur : lesquelles sont prises de la grandeur & vehemence de la maladie. A. Qui sont les indications que vous appelez de dehors ? D. Elles sont de plusieurs especes. Car ie les diuise premierement, en la forme que les Rhetoriciens departent les raisons de loüange ou de blasme, en deux genres : l'un desquels ils prennent des lieux des personnes, l'autre des lieux

des choses qui sont hors des personnes. Les indications prises des lieux, & des personnes, sont celles que nous auons dites cy deuant des choses naturelles & presque naturelles, comme de la complexion du corps, de sa force & habitude naturelle, du sexe, de l'age, de l'educatiō & coustume, & aussi de la complexion de la partie, de sa composition, c'est à dire, de la substance, forme, figure, magnitude, nombre de ses parcelles, de la situation & colligance, de son sentiment agu & delicat, ou hebeté & grossier, de son action & ytilité. Celles qui sont amenees des lieux de dehors de la personne, sont les autres circonstances, qui ont esté appellees indications des choses neutres, qui ne sont natu-

relles ne contrenaturelles , c'est à dire, qui ne sont, ne de la substance de la personne , ne de la maladie, comme le temps, la saison de l'an, l'air de la region & demourance , & l'air qui environne le malade , gardant chacune d'icelles choses sa temperature. Or toutes les indications susdites de dehors, ainsi comme nous auons dit de la seconde espece de celles de dedans , qui sont prinſes des propres differences de la maladie, sont dites lors particulieres, quand elles sont adiointes à ladite maladie, comme circonstances d'icelle : lesquelles tout ainsi qu'elles ſpecificient , limitent , determinent icelle , & la rendent particuliere, auſſi determinent , particulariſent , modifient le medica-

ment, qui autrement estoit indéterminé & commun à ladite maladie. Et pource, toutainfi que les Grecs appellent these, vne proposition vniuerselle indéterminée, nō restrainte ne limitée d'aucune circonstance : & au contraire nomment hypothese, ladite proposition, quand elle suppose quelque circonstance, de laquelle est limitée, comme certaine personne, certain temps, certain lieu ou autre chose: aussi ie puis nōmer la maladie comme vne these, laquelle n'est déterminée ne limitée d'aucune circonstance, ains est considérée généralement & vniuersellement : & l'indication prise d'elle, ie la puis appeller thetique, c'est à dire, positive & absolue, c'est à dire, sans aucun regard de chose

chose speciale, laquelle pour ceste cause n'enseigne point la possibilité ou impossibilité de remedier à ladite maladie, & ne determine point le medicamēt propre à icelle. Au contraire j'appelle ladite maladie, comme hypothese, quād il y a supposition d'aucune des circonstances & differences susdites, de laquelle est limitee & faite particuliere : & les indications propres de la cure d'icelle, ie les nomme hypothetiques & suppositives, & lesquelles estans prinles desdites circonstances & differences, specifient, determinent & modifient le medicament, qui luy est conuenable, & declarent la possibilité ou impossibilité de la guair. Parquoy, pour faire brief, ie distinguera y ainsi les noms de tou-



tes les indications susdites: Celles qui sont prinſes du dedans de la pure eſſence de la maladie, & non des differences, cauſes ou ſymptomes & accidens d'elle, veritablement lon peut appeller Indications premieres, mais non pas principales de la cure de la maladie, Indications communes, indications generales, ou Indications de la cure vniuerſelles, Indications indefinies, & ſans regard d'aucune difference ou circonſtance ou circonſtance, Indications thetiques, c'eſt à dire, poſitiues, Indications qui enſeignent vniuerſellement & generalement la cure de la maladie, ne limitans point ne ſpeciſiâs le remede, c'eſt à dire, ne declarans point la maniere ſ'il eſt poſſible

ou impossible de remedier à icelle. A l'opposite celles de dedans, qui causes ou symptomes de la maladie, & toutes celles qui sont de dehors, sont appelees Indications secondes, & neantmoins principales de la cure de la maladie, Indications propres, Indications particulieres, Indications speciales, indications hypothetiques, c'est à dire, de la cure d'une maladie, en laquelle on suppose aucunes circonstances & certes choses adointes à icelle. Desquelles indications demonstrent en particulier, limitent, specifient, modifient & approprient le medicament & remede, qui estoit autrement vagabond & general, de ladite maladie, non cō-

Vij

uenable ny à chacune difference  
d'icelle, ny à chacun. Et pour dire  
plus claiement & sommairement,  
font indications de possibilité ou  
impossibilité, c'est à dire, de la  
maniere comment il est possible  
ou non, d'accomplir l'intention de  
l'indication premiere. A. Vous  
auez deduit à mō gré bien claiement,  
en l'vne & l'autre maniere,  
les diuisions & denombrements de  
toutes les indications & enseignes  
medicinales, qui font trouuer les  
moyens de guarir & conseruer les  
personnes: chose à la verité que ie  
n'ay iamais ouy dire auoir esté  
traitee en telle sorte, par ceux qui  
ont escrit de l'art de medecine.  
Mais quelqu'un pourroit trouuer  
estrange qu'il soit besoin rechercher  
tant d'indications à guarir

vne maladie, voyant que plusieurs  
qui ont bruit d'estre medecins,  
n'en vsent que d'une, sçauoir de  
celle qu'ils prennent de l'essence  
de la maladie : de laquelle indica-  
tion le but & intention est de gua-  
rir ladite maladie par son contrai-  
re, comme la raison veut, & est la  
sentence commune de Hippo-  
crates & de Galien & de tous les  
medecins, que toute maladie par  
son contraire est guarie. Pour ce  
regard & selon cest aduis & au-  
torité, il s'ensuiuroit que ceste  
indication seule amenée de l'es-  
sence de la maladie, seroit suffi-  
sante pour trouuer le moyen de  
guarir ladite maladie, & n'en fau-  
droit point d'autres. D. La conse-  
quence ne seroit pas bonne. Car  
vous accordant ce que dient tant

238 *Conduitte du faict*  
de grands personages, & ne niant  
point qu'il ne soit raisonnable de  
guarir la maladie par son contrai-  
re, non pourtant ne faut pas infe-  
rer, que l'indication prinse de l'es-  
sence de ladite maladie soit suffi-  
sante : laquelle admise & receüe  
pour neccessaire, ne tollit pas la ne-  
cessité des autres. On la tient bien  
pour la premiere, comme j'ay de-  
uant dit, mais non pas pour la  
principale. Car comme dit Galien  
elle ne indique pas le moyen, s'il  
est possible de guarir la maladie  
ou non, cōme font les autres, les-  
quelles pour ceste cause sont prin-  
cipales & neccessaires. Et tout ainsi  
que les philosophes pour conclu-  
re leurs thēmes & questions, vsent  
de plusieurs demonstrations & ar-  
gumens neccessairement croyez.

bles, & les orateurs de toutes sortes de preuues, pour venir à la consequence de leur propos, & faire la closture de leur harangue & oraison : aussi les Medecins pour venir à l'intention de la cure de quelque maladie, vsurpent toutes sortes d'indications. Et pourtant ne faut s'arrester à l'exemple des Medecins vulgaires, & qui se vantent d'estre methodiques, comme faisoient les Thesaliens : lesquels errent grandement, & tirent le patient en danger, ne suiuanz en la cure d'une maladie, sinon ceste seule indication, prise de l'essence de ladite maladie, abusez de faire d'entendre la sentence commune susdite, que le contraire est guarý par le contraire. Car ceste senten-



ce comprend aussi estre de besoin  
de suiure autres indications , les-  
quelles enseignent plusieurs mo-  
yens pour venir à l'effect de ceste  
» guarison. La premiere indica-  
» tion ( dit Galien au commence-  
» ment du troisieme & quatrie-  
» me de sa methode ) n'est pas vne  
» grande partie de la medecine  
» curatiue , ains le commence-  
» ment seulement & le fonde-  
» ment d'icelle : ne aussi n'est pas  
» chose propre du medecin, estant  
» commune aux simples gens, voi-  
» re à vn enfant. Car en ceste in-  
» dication n'y a aucun artifice, ny  
» autre chose ingenieuse , qui ne  
» soit toute commune & manifeste  
» à tout chacun. Car les simples  
» gens mechaniques & ignorans,  
» s'ils sentent quelque membre  
hors

„hors de son lieu naturel, diront  
„bien qu'il le faut reduire & re-  
„mettre en sa place naturelle: di-  
„rôt bien aussi que l'ulcere se doit  
„sigiller: que le flux de ventre se  
„doit restraindre: mais ne sçau-  
„roient dire les raisons & mo-  
„yens, par lesquels on doit ces  
„choses accomplir & mettre à  
„execution. Et c'est cela qui se  
„doit adiouster du medecin, vray  
„curateur de maladie, lequel  
„pourra seul inuenter les choses,  
„par lesquelles sera mis à effect  
„ce qui nous est insinué & donné  
„à entendre par la premiere in-  
„dication. Et toutes ces raisons &  
„moyens, qu'il faut inuenter pour  
„venir à cest effect, ou pour co-  
„gnoistre si le mal est possible de  
„guarir ou non, nous les trou-

X

uons par les indications particulières susdites, tant des choses naturelles & non naturelles, que contre nature, lesquelles restraignent & limitent ladite première indication estans adiointes avec elle. A. Ores ie cognoy facilement par le discours desdites indications, ce que vous auez dit dès le commencement, que par elles se guide la methode de guarir, & que la guarison & cure des maladies est du fait de la raison, & non de l'expérience. D. Il est vray. Car, comme i'ay tantost dit, i'agoit que les empiriques & le menu peuple diront bien, que toute solution de continuité requiert vnion, & qu'à toute maladie son contraire est nécessaire: toutesfois c'est le fait du seul homme sçauant de co-

gnoistre ; si ladite vnion à toute  
solution de continuité est pos-  
sible , & si elle se peut accom-  
plir en toutes les parties du  
corps, ou si en aucunes non. Car,  
ainsi que dit Galien, le commun  
& simple populaire est igno-  
rant, que la nerueuse partie du  
diaphragme ( c'est comme vne  
closture trauersant entre le ven-  
tre & le corselet ) estant blessée,  
ne se peut consolider : & ne sçait  
que les intestins grẽsles , s'ils  
sont naurez, sont incapables de  
la fin, qui est par leur indica-  
tion signifiée, c'est à dire, de l'y-  
nion : & que le prepuce ne peut  
estre reüny, s'il est vne fois di-  
uisé & coupé: aussi ne porroit il  
dire, si putrefaction en vn os est  
curable, ainsi que erosion en la

„chair : si fracture se peut repren-  
„dre & reünir, comme playe, ou  
„si ladite fracture se peut gluer  
„& conioindre par substance cal-  
„leuse. Davantage il n'entend  
„point, si és fractures de la teste  
„l'on doit attendre generation  
„du cal, ou si elles se doivent cu-  
„rer en autre maniere : encore  
„entend il moins, s'il y a esperan-  
„ce de recouurer santé, quand le  
„cœur est nauré, ou le poulmon,  
„ou l'estomach, ou le foye. Et  
„pour dire sommairement, ledit  
„simple & commun peuple n'en-  
„tend rien outre la premiere indi-  
„cation : & tous les Empiriques  
„n'en sçauent pas beaucoup da-  
„uantage, quoy qu'ils facent grãd  
„cas de leur experience, laquelle  
„encore qu'elle soit l'un des deux

„instrumens de toute inuention,  
„toutefois elle ne peut, comme la  
„raison (qui est l'autre instrument  
„d'inuention) trouuer ny ensei-  
„gner la substance de la partie où  
„est le mal, ne son action, ne son  
„usage ou vtilité, ne la situation  
„ou colligance, ne les autres chō-  
„ses dont on prend indications  
„particulieres : moyennant les-  
„quelles, tout medecin rational  
„& methodique pourra preuoir,  
„non seulement les maladies in-  
„curables, mais aussi celles qui se  
„peuvent guarir, & les remedes  
„avec lesquels elles seront gua-  
ries. A. Par cela vous ostez bien  
le moyen aux Empiriques & ad-  
uentureux de se glorifier de leurs  
belles pratiques, & se vanter d'e-  
stre autant sçauans & experts, que



les Medecins methodiques & af-  
seurez, estans les indications &  
la raison, le moyen seul qui les  
separe, & met la difference entre  
eux. Or iusques à present vous  
auez bien au long exposé le mo-  
yen comme l'on trouue lesdites  
indications, ayant déclaré pre-  
mierement qu'est ce qu'Indica-  
tion: de quantes especes d'icelles  
doit vser le medecin de bonne  
conduite, à guarir les maladies:  
laquelle est la premiere & genera-  
le: qui sont les secondes & spe-  
ciales, & qui sont les principa-  
les. Il seroit temps maintenant  
de sçauoir, ce que vous auez  
ensemblé proposé au commen-  
cement de dire le moyen, com-  
ment, l'on puisse vser & s'aider des-  
dites indications. D. Ce dernier

J. J.

moyen est departy en deux. Le premier se traite en general par certaines regles de chacune indication confideree par soy sans conference , & en special par exemple en chacun genre de maladie : comme par les exemples des vlceres nous pourrons declarer cy apres , quand nous parlerons des indications curatiues desdits vlceres. Le second est de la conference & parangon desdites indications concurrentes en vne maladie. A. Laissons donc pour le present le premier moyen d'vser des indications , iusques en autre lieu , où nous traiterons a loisir les regles des indications confiderees simplement & par soy : & venons au propos de demander du parangon d'icelles,

X iiii

aduenant qu'elles se rencontra-  
sent differentes & contraires en  
vne maladie simple & seule, ou  
composee & accompagnee, que  
faudroit il faire à cela? D. Il sem-  
ble que Galien donne dequoy res-  
pondre à ceste demande, au cha-  
pitre IX. du troisieme liure de sa  
methode: auquel lieu il dit, qu'il  
aduiet souuent, que les contrai-  
res indications sont faites en vn  
mesme temps: & aussi tout ce qui  
est insinué par elles, est mis à exe-  
cution en vn mesme temps: vou-  
lant donner à entendre des indi-  
cations contraires, prinſes des  
choses naturelles & non naturel-  
les, & de la maladie. Puis dit bien  
toſt apres, qu'il aduiet aussi au-  
cunes fois, que ce qui est insinué par  
les indications diuerſes, ne peut

estre accompli en vn temps: voulant ( ce cuide ie ) signifier les indications prinſes des maladies compliquees enſemble : lesquelles requierent eſtre curees par ordre les vnes apres les autres, ſi non que aucune reſtaſt ſans pouoir eſtre guarie. Et par ainſi à ce que m'auez demandé , ie reſpondray comme à deux demandes: l'une de la conference des indications contraires des choſes contre nature : l'autre du parâgon des indications des choſes, tant naturelles & non naturelles, que contrenaturelles. Quant à la premiere, ie diſtingueray ainſi : ou il y a autre maladie compliquee, vrgente & perilleuſe, ou non. S'il y a maladie compliquee, vrgente & perilleuſe, elle nous indique &

enseigne estre de besoin de commencer la cure par elle mesme, nonobstant que par ce moyen il en restast vne incurable, ou qu'on fust contraint d'en faire vne autre qui demeureroit sans estre guarie. Car le mal qui est vrgent & dangereux, est aucunes fois de telle sorte, que pour le guarir il faut laisser vn autre mal incurable : & aucunes fois est necessité que nous engendrions nous mesmes le dit mal sans pouuoir le guarir. Comme si la tette du muscle estoit piquee, & qu'il suruint conuulsion, à laquelle ne fust possible suruenir par medicamens : lors en incisant de trauers tout le muscle, nous guarirons la conuulsion : mais aussi nous priuerons la partie où est le muscle, de certain mouuement

volontaire. Aussi si en quelque grande iointure il survient avec vlcere luxation ou dislocation, si nous essayons à renouer & guarir ladite luxation, incontinent se feront spasmes & conuulsions, qui sont maladies tres-dangereuses. Parquoy faudra pour euiter lescdites conuulsions, vaquer seulement à guarir l'vlcere, & laisser la luxation sans estre guarie. Mais quand és maladies compliquees, n'y a point qui nous presse, ne qui nous tire hors de la cure principale, c'est à dire, de la maladie proposee, nous tiendrons cest ordre, que suivant l'indication de la chose qui empesche le plus la principale cure de ladite maladie, & l'action de nature, nous



guarirons icelle chose la première : puis ferons ainsi des autres (si sont plusieurs) tout par cest ordre & par ceste raison, tellement que nulle ne demeurera sans estre guarie. Quant à l'autre demande, que vous faites de la conference de plusieurs indications, qui s'entrecombatent & sont opposites entre elles, tant des choses naturelles, que conttenaturelles & neutres, sçauoir mon comment elles pourront estre suyues & executees en vn mesme temps, il est bon de le vous donner à entendre par exemples : comme si vn homme vieil ayant accoustumé le vin, & pluralité de repas le iour, en sa santé, maintenant estoit malade de fièvre : & que pour le regard de la fièvre, le vin & le mair

ger souuent, luy fust contraire, mais pour consideration de son aage & de sa coustume, luy seroit necessaire: en decy y a trois indications discordantes & contraires, sçauoir, deux des choses presque naturelles, l'aage & la coustume: vne des choses contre nature, sçauoir, la fièvre. Desquelles de recherches les deux premieres sont conseruatiues: la derniere curatiue. Entre lesquelles y a telle contrariété, que la fièvre refuse le vin & le manger: la vieillesse reiette le manger souuent, & non le vin: la coustume demande le manger & le vin. Et pource que chacune porte sa valeur & son pris, entre elles doit estre faite vne telle commodation, que pour adherer à l'vne, ne faut omettre les autres.

& neantmoins doiuent estre executees toutes en vn mesme temps. La conseruatiue est de plus grand' importance, que la curatiue : il faut doncques lascher quelque chose de la cure de la fieure, donnant au patient le vin & le manger souuent, iacoit qu'ils soient contraires à ladicte cure, pour suruenir & à l'aage, à qui le vin est propre, & conseruer nature en sa coustume : guarissant la fieure par autres moyens, & conseruant lesdites choses en vn mesme temps, s'il est possible : & quand vous y adiousterez l'hyuer, l'indicatiō du temps augmentera la permission de manger beaucoup, & de boire du vin. A. Je suis satisfait par cest exemple d'une partie de ma demande. D. Je vous proposeray

encore vn autre exemple, suivant  
vostre dite demande, lequel sera  
de la conference des indications  
opposites, amenees d'un mesme  
lieu des choses naturelles: Il se  
trouue en la cure d'un vlcere, que  
le corps est de complexiõ chaude  
& humide, comme d'un ieune hõ-  
me sanguin: & au cõtraire la partie  
vlceree est de temperature froide  
& seiche, cõme la substãce autour  
des doigts & des iointures, ou cel-  
le qui est aupres des oreilles & du  
nez, ou quelque autre où n'y a  
point de chair, ou bien peu: &  
par ainsi on voit que les indica-  
tions desdites complexions sont  
contraires, en la conference d'icel-  
les, avec celle de la maladie, pour  
iuger selon vostre demande, si  
on se peut accommoder à tou-

tes en vn mesme temps, & lesquelles sont qui tirent à soy la plus grande force de la cure, il est besoin distinguer les degrez de combien sont distantes de la mediocrité lesdites temperatures contraires. Car si elles estoient également éloignées de ladite mediocrité, il faudroit appliquer le medicament tel que on feroit en vn corps de temperature mediocre suivant seulement l'indication de la maladie. Mais si elles estoient de inegale distance, celle qui excéderoit l'autre, tireroit à soy la fortification ou mitigation du medicament propre à la maladie: comme nous declarerons au traité de l'usage des indications, en la cure des vlcères. A. Cest exemple merite bien d'estre encore expliqué

pliqué plus clairement : mais il  
suffit pour le present au propos de  
ma demande. D. Je vous donne-  
ray encore vn autre exemple, non  
du tout dissemblable à cestuy der-  
nier , mais neantmoins qui est  
bien selon nostre propos : lequel  
exemple est de la conference de  
plusieurs indications des choses  
naturelles, & presque naturelles,  
& d'aucunes contrenaturelles ac-  
cordantes ensemble , toutefois  
opposites pour la plus grande part  
aux indications de la maladie  
principale: Vn vlcere sera grand  
& profond , doloieux grande-  
ment , en vne ieune fille tendret-  
te, nourrie delicatement, en vne  
partie de son corps de mesme tem-  
perature & fort sensible : ledit vl-  
cere, tant pour son regard, que

Y



pour la grâdeur & profondeur, requiert médicament plus desiccatif & plus acré : au contraire la douleur, la complexion humide, tant du corps que de la partie, le sexe féminin, l'âge, l'habitude molle du corps, la partie sensible, c'est à dire, le sentiment agü & delicat, la coustume & condition de la personne, qui n'a pas accoustumé le travail, & qui n'endura iama is mal, requierent medicamēt moins desiccatif & plus doux. En cest exemple vous voyez plusieurs indications, tant des choses nouvelles que cōtrenaturelles, qui tirent la cure chacune à soy à l'opposite, les vnes des autres. Encore pourray ie amener vn autre exemple vn peu different à cestuy cy. L'ulcere sera en yne partie de cōplexion chaude

en vn esté chaud outre mesure :  
pour sa part il demande medica-  
ment desiccatif: & pour le regard  
de la complexion de la partie vlce-  
ree, requiert médicament chaud:  
l'air qui est autour, est trop chaud  
& trop sec: & pource luy conuiēt  
médicament froid & moins desic-  
catif: & tout ce aduient en vn mes-  
me temps. Vous demanderez,  
ausquelles desdites indications  
entendrons nous? lesquelles pre-  
fererons nous? comment les exe-  
cuterons nous toutes ensemble?  
Pour toute resolution il n'y a qu'un  
mot à respondre: Celles qui em-  
portent le plus, & sont de plus grã-  
de consequēce, tirent à soy la cure  
principale, & font le reglement  
de la medecine, en moderant les  
autres.

Y ij